

E. Holt

**Fidèle**

**jusqu'à la mort**

Titre original:  
«Mistress Margery»

E. Holt

## CHAPITRE PREMIER

### **Dans la vieille chapelle**

Un matin de printemps, en l'an de grâce 1395, le soleil brillait avec éclat sur les tours crénelées du château de Lovell, situé dans une des parties les plus agrestes de la verte Angleterre.

Bien que la journée commençât seulement, il était à peine sept heures, une joyeuse activité animait déjà les vastes salles du vieux manoir, car Dame Lovell surveillait elle-même les servantes qui préparaient le repas.

La châtelaine était de taille moyenne, mais son extrême embonpoint la faisait paraître petite, sa figure ronde et avenante était encore illuminée par les reflets ardents du grand feu qui flambait dans l'immense cheminée. La dame était vêtue d'une robe noire, bordée d'une bande de fourrure, et portait sur sa tête une de ces étranges coiffures coniques, que l'on appelait hennins, faite de gaze noire empesée et couverte d'étoiles dorées.

Ses aides étaient, pour la plupart, des jeunes filles de quinze à vingt-cinq ans, occupées dans tous les coins de la cuisine, tandis qu'à une table un peu à l'écart, Dame Catherine, femme d'âge mûr, qui remplissait les fonctions de majordome, mélangeait savamment des ingrédients variés.

Au milieu de cette troupe affairée, Dame Lovell allait et venait, remuant le contenu d'un pot, soulevant le couvercle d'une marmite, gourmandant par ci, critiquant par là et ne relâchant pas une minute son active surveillance.

— Nan, il te faut couper les anguilles en plus petits morceaux. Cilette, prends donc garde à la soupe! elle va déborder de la marmite. Alice, paresseuse que tu es! et on entendit le bruit d'un soufflet bien appliqué, tu as oublié les oignons dans le potage. Margery! Madge! Où est demoiselle Margery? Joan, ma fille, va voir bien vite si demoiselle Margery n'est pas dans sa chambre.

Joan, une fillette de seize ans, abandonna le persil qu'elle était en train de hacher et s'élança hors de la salle. Elle reparut bientôt tout essoufflée, et, faisant une révérence à sa maîtresse, elle lui

annonça que «demoiselle Margery était dans sa chambre et qu'elle allait venir sans tarder.»

Demoiselle Margery parut, en effet, presque immédiatement, et puisqu'elle sera l'héroïne de notre récit, nous ferons bien de l'examiner avec quelque attention.

Margery était l'unique enfant de Sire Godefroi Lovell, chevalier, et de dame Agnès Lovell. Au moment où s'ouvre notre histoire, elle avait dix-sept ans; de haute taille, svelte et élancée, elle paraissait frêle et délicate. Ses traits étaient réguliers; ses yeux gris avaient un beau regard droit, franc et sincère, et ses cheveux, qui, défaits, tombaient jusqu'à ses pieds, étaient de cette couleur d'or pâle si rare de nos jours et si appréciée au Moyen âge. Margery était vêtue d'une robe noire, bordée de «gris», c'est-à-dire de martre, et toute raidie par les baleines qui en soutenaient la riche étoffe. Par-dessus cette robe, la jeune fille portait une «cote hardie», sorte de jaquette étroitement ajustée et, au lieu de la haute coiffure en clocher qui défigurait sa mère, un filet en tissu d'or, orné de perles, «la dove-cote», retenait ses cheveux.

Margery était, pour son époque, une demoiselle accomplie. Elle savait jouer du luth, chanter, exécuter avec adresse des broderies merveilleuses et préparer des mets savoureux; elle savait aussi naturellement reconnaître un seigneur ou un chevalier en jetant un simple coup d'œil sur le bouclier de ce noble personnage, et n'aurait pas hésité un instant pour dire à qui appartenaient les trois lions rampants de sable, ou l'arc d'argent sur champ de gueules. Tout ceci ne représentait que le savoir ordinaire d'une femme noble de ce temps, mais notre héroïne en savait bien plus long. Margery savait LIRE, et, de plus, comme les servantes se le répétaient l'une à l'autre à voix basse, tout émerveillées de la science de leur jeune maîtresse, Margery savait ÉCRIRE. Dame Lovell ne se targuait ni de l'un, ni de l'autre de ces avantages, mais Sire Godefroi qui était un homme lettré et qui possédait une bibliothèque, avait résolu que sa fille recevrait une instruction soignée. La bibliothèque de Sire Godefroi était considérable pour l'époque: elle contenait quarante-deux volumes, dont cinq étaient des manuscrits enluminés avec art. Il y avait la *Quête du Saint Graal*<sup>1</sup>, les *Voyages de Sire Jean de Mandeville*, la *Chronique de Mathieu Paris*, la *Cité de Dieu de saint Augustin*, et un

*Bréviaire.* Dame Lovell ne possédait pas de bréviaire, pour la bonne raison qu'elle n'aurait pu s'en servir, mais avec la permission de son père, Margery employait tout son talent à copier le texte et les enluminures du manuscrit précieux, afin d'avoir bien à elle un bréviaire pour son usage particulier. Elle était précisément occupée à reproduire sur vélin une miniature représentant Judas Iscariote en chaussures moyenâgeuses et saint Pierre tirant sur Malchus avec une arquebuse, lorsque sa mère l'avait fait appeler.

Margery entra sans bruit dans la cuisine et, faisant à sa mère une profonde révérence, lui dit d'une voix douce et claire:

— Vous m'avez fait appeler, madame ma mère.

— Oui, ma fille, voyez comment Alice confectionne la soupe, car elle n'y entend rien; occupez-vous ensuite du «gruwall», tandis que je râpe ces amandes pour le massepain.

Margery s'acquitta tranquillement de sa tâche et s'adressa à la servante confuse sur un ton beaucoup plus doux que Dame Lovell ne l'avait fait. Elle était occupée à préparer des «anguilles en gruwall», sorte de ragoût d'anguilles, lorsqu'un jeune homme élané, vêtu comme un page, entra dans la cuisine.

— Eh! Richard Pynson, s'écria Dame Lovell, vous êtes un messenger rapide; je ne vous attendais pas avant ce soir.

— J'ai terminé mes affaires beaucoup plus tôt que je ne le pensais, Madame, répondit le jeune homme.

— Avez-vous appris quelque nouvelle?

— Aucune, noble dame, à moins que vous ne considériez comme telle l'annonce d'un sermon qui sera prononcé dimanche prochain dans l'Église de Bostock, par un clerc d'Oxford, Maître Sastre.

---

1. Suivant la légende, le Saint Graal serait la coupe que Jésus avait donnée à ses disciples, en disant: «Buvez-en tous». On raconte que cette coupe a été apportée en Angleterre par Joseph d'Arimatee; la «Quête» ou Recherche de cette relique précieuse, forme un des cycles des aventures des Chevaliers de la Table ronde.

Margery avait interrompu son travail et écoutait Richard avec attention, tandis que celui-ci s'appuyait nonchalamment contre la paroi.

— Voulez-vous y aller, demoiselle Margery?

Margery jeta à sa mère un regard timide.

Je ne demanderais pas mieux, dit-elle, si votre bon plaisir m'y autorise!

— Eh! ma fille, allez-y, répondit Dame Lovell avec bonne grâce. Il est rare d'entendre un sermon à Bostock. Le père Legatt n'est guère enclin à prêcher, me semble-t-il.

— J'irai avec vous, Richard, dit Margery, et cela bien volontiers, car j'aimerais grandement entendre le Révérend Père. Jamais encore je n'ai vu un clerc d'Oxford. Puis elle se remit à la confection des gâteaux qu'elle préparait.

Dame Lovell s'éloigna pour retirer le potage du feu et Pynson s'approchant de Margery, lui dit à voix basse:

— On dit que ce Maître Sastre prêche d'étranges choses, comme celles que Maître John Wyclif<sup>1</sup> annonçait jadis, mais puisque l'Église ne le lui défend pas, il me semble que nous pouvons aller l'écouter.

Margery rougit et répondit sur le même ton:

— Cela ne nous fera-t-il pas de mal?

— Je ne le pense pas, répondit Richard, et, jetant son carnier sur son épaule, il quitta la salle.

Avant d'accompagner Margery et Richard au prêche de Maître Sastre, il nous faut présenter le jeune Pynson au lecteur. Il était le page de Sire Godefroi Lovell et le fils de Sire Jean Pynson de Pynsonlee. C'était la coutume au moyen âge d'envoyer les jeunes gentilshommes faire leur apprentissage de chevalier chez quelque seigneur où ils servaient en qualité de page ou d'écuyer. Richard Pynson n'occupait donc nullement une situa-

---

1. John Wyclif, curé de Lutterworth, précurseur de la Réformation, fut le premier à traduire en anglais, le Nouveau Testament.

tion inférieure au château de Lovell, et il était en tous points l'égal de Margery par la naissance et l'éducation.

Le dimanche où Maître Sastre devait prêcher était une exquisite journée de printemps, messagère des beaux jours. Margery, vêtue de noir, avec un capuchon par-dessus sa cote-hardie, fut aidée par son père à se mettre en selle, Richard Pynson étant déjà assis devant elle sur le grand palefroi gris. Ils chevauchèrent lentement jusqu'à l'église, distante de trois kilomètres environ, tandis qu'un petit page qui devait prendre soin de leur monture pendant le service, courait à côté d'eux.



**Ils chevauchèrent lentement.**

La messe fut dite par le curé de la paroisse; le clerc d'Oxford, qui était assis dans la chaire, lut l'Évangile du jour, mais ne prit pas autrement part à la cérémonie.

Dans ces temps lointains, les sermons pouvaient se ranger en deux catégories. Ou bien le prêtre lisait un passage des Saintes Écritures en latin, en y ajoutant quelques brefs commentaires, ou bien il faisait une longue et aride dissertation sur quelque point de dogme, souvent absurde. On discutait longtemps, par exemple, pour savoir si le mot ange était synonyme d'esprit; ou bien encore lequel des sept principaux anges était le chef des autres; on tâchait d'évaluer le temps qu'il avait fallu à l'ange Gabriel pour voler du ciel sur la terre lors de l'annonciation à Marie; on se perdait en conjectures pour savoir à quel moment de la journée il était apparu à la Vierge, comment il était vêtu, etc.

Le discours prononcé par Maître Sastre ne fut ni une aride dissertation, ni un exposé de dogmes sans vie.

Il lut d'abord un texte en latin, suivant l'usage, puis il parla ainsi:

— Maintenant, mes frères et mes sœurs, nous allons relire, en langue vulgaire, ce passage de la Parole de Dieu.

«Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir la puissance et richesse et sagesse et force et honneur et gloire et bénédiction.» (Apoc. 5:12)

Ce qui suivit ne fut pas plus une discussion scolastique que des remarques banales sur le texte choisi. «L'Agneau qui a été immolé» fut le sujet qui remplit la prédication de Sastre. Il divisa son discours en plusieurs points: Qui est l'Agneau? — Comment et pourquoi a-t-il été immolé? — Pourquoi est-il digne? — et qui sont ceux qui, dans le texte sacré, proclament ainsi Sa gloire?

Le prédicateur, se référant aux sacrifices de la loi de Moïse, expliqua d'abord à son auditoire pourquoi Christ est appelé un Agneau; puis il montra avec force qu'Il est mort, Lui le Juste, pour les injustes, afin de les amener à Dieu; enfin, il exposa toute la perfection de Son œuvre, qui est parfaitement et définitivement accomplie. Il parla aussi de l'amour de Dieu envers les pécheurs, de cet amour si grand qui Lui fit donner Son propre Fils, Son Bien-Aimé, afin qu'Il se chargeât de leurs péchés et leur donnât Sa justice en échange. Et enfin il décrivit à son auditoire cette glorieuse et sainte cité où le péché, la douleur et la mort n'entreront pas, dont les fondements sont des pierres précieuses

et dont les portes sont d'une seule perle; cette demeure des bienheureux qui, ayant lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau, ne cesseront ni jour ni nuit de chanter Ses louanges.

Sastre attira aussi l'attention de ses auditeurs sur le fait que ce sont les anges qui rendent hommage à l'Agneau: «Dans tout ce Livre, dit-il, je ne vois pas que de telles louanges soient offertes à un autre qu'à Dieu. Les saints anges adorent l'Agneau; mais personne n'adore les anges. Seul, saint Jean, il est vrai, se prosterne deux fois au pied de l'ange qui lui fait voir ces choses; mais le messenger céleste ne semble pas réjoui par cet acte. En vérité, saint Jean est même tancé par lui. (Apoc. 19:10).»

«Vous voyez donc, chers amis, combien est grande l'erreur de ceux qui adorent les saints anges et combien ceux-ci en sont affligés s'ils le savent. J'ignore s'ils connaissent toutes ces choses, car ce Saint Livre ne nous le dit pas; mais vous voyez, chers frères, que s'ils le savent, ils en ont du mécontentement; et s'ils n'en savent rien, pourquoi s'adresser à eux? De plus, il me semble pour la même raison, que la Sainte Vierge Marie, qui est maintenant dans le ciel avec son Fils et Seigneur Jésus Christ, ne doit être aucunement satisfaite si elle voit comme les hommes l'adorent sur la terre. Et on pourrait en dire autant de tous les saints.»

Arrivé à la fin de son sermon, Sastre se pencha par-dessus le rebord de la chaire et d'une voix basse et persuasive, ajouta encore: «Y a-t-il ici, mes bons amis, quelqu'un qui aime ce précieux Seigneur Jésus, cet Agneau qui a été immolé? Lequel de vous renoncera à ce monde misérable pour l'amour de Lui? Qui est prêt à suivre l'Agneau où qu'Il aille, même s'Il nous conduit par le chemin de l'épreuve, ou par la prison, ou par la voie douloureuse de la pauvreté, ou par la porte basse et sombre de la mort? Qui est prêt? N'y a-t-il personne? Christ ne possède-t-Il pas une âme ici? Lorsque les saints anges dénombreront les élus, faudra-t-il qu'ils passent Bostock sous silence? Bostock sera-t-il moins favorisé que Sodome et Gomorrhe, où *une* âme du moins a été sauvée? N'y en a-t-il pas *une* dans cette ville? Non, mes frères, il n'en sera pas ainsi. J'ai confiance que vous viendrez en grand nombre, en foule, oui, toute une multitude, pour entourer Christ, pour toucher le bord de son vêtement, c'est-à-dire Sa

grande miséricorde. Christ aime qu'on vienne à Lui pour implorer Sa grâce. Jamais Il ne s'est plaint d'être pressé par les foules; jamais Il n'a repoussé un misérable pécheur, qui est venu à Lui. Il ne leur a reproché que de ne pas venir à Lui et de manquer de foi. Mes amis, je suis un vieillard et, selon toute probabilité, je ne reviendrai plus jamais ici; mais comme je chercherai dans la multitude des bienheureux, les visages qui sont en ce moment tournés vers moi! Dieu m'accorde de les revoir tous! Je prie Dieu que chacun de vous puisse être vêtu de cette robe éclatante et pure, et que chacun de vous s'écrie un jour, dans la cité de Dieu: Digne est l'Agneau!»

Ce sermon produisit sur Margery Lovell une impression profonde. Jamais encore elle n'avait entendu parler de l'Agneau qui a été immolé. Le retour fut silencieux. Lorsque les jeunes gens furent près du château, Margery rompit le silence.

— Messire Pynson, nous avons entendu aujourd'hui des choses étranges.

— En vérité, demoiselle. Je me demande si Maître Sastre a raison.

— Combien j'aimerais posséder le livre dans lequel Maître Wyclif a traduit la Parole de Dieu en langue vulgaire, continua Margery. Je saurais alors si Maître Sastre a dit vrai. Ah! si je connaissais quelqu'un qui possédât ce livre précieux.

— Sire Carew de Marston m'a dit, il y a quelque temps, répondit Richard en hésitant un peu, qu'il a chez lui l'Évangile de saint Jean l'Apôtre. Un clerc habile l'a copié jadis, d'après la traduction de Maître Wyclif.

— Oh! Messire Pynson, s'écria Margery, suppliez Sire Carew de me prêter ce livre. Dites-lui que je lui donnerai mes plus beaux bijoux en gage pour qu'il me le cède; il *faut* que Je le voie!

— Doucement, doucement, damoiselle, répondit Richard en souriant; il convient de faire toutes choses avec prudence. Vous n'ignorez pas que Maître Wyclif — et Maître Sastre lui-même — ont été considérés par plusieurs comme hérétiques? Vous ne voudriez pas être mise au ban de notre Sainte Église?

Je supporterai n'importe quoi, répliqua Margery avec ferveur, afin d'être assurée que je porterai un jour ces vêtements blancs et que je chanterai dans la cité de Dieu: «Digne est l'Agneau».

— Noble demoiselle, je ferai de mon mieux pour vous procurer ce livre, mais peut-être se passera-t-il un long temps avant que je voie Sire Carew.

Dame Lovell accueillit les jeunes gens sur le perron du château. — Richard Pynson, dit-elle, Sire Godefroi désire vous parler promptement. Et comme le jeune homme se hâtait d'aller rejoindre le châtelain, elle ajouta en s'adressant à Margery: Votre père a une commission urgente pour Marston. Eh bien, ma fille, comment avez-vous aimé le prêche?

— Grandement, ma mère; jamais encore je n'ai entendu semblable homélie.

Margery courut à sa chambre et un instant après reparaisait dans la grande salle, au moment où Richard y entrait aussi. Elle tenait à la main un collier de grand prix.

— Sire Godefroi m'envoie porter un message à Sire Ralph Marston, dit le jeune homme, et il ajouta malicieusement: Avez-vous quelque commission pour Marston, damoiselle?

— Messire Pynson, prenez ce bijou, portez-le à Sire Carew et laissez-le lui en gage s'il veut me prêter son livre; et, si la valeur de ce collier n'est pas suffisante, je lui en enverrai un autre encore, mais que je puisse voir le volume!

Richard plaça le collier en sûreté dans la doublure de son pourpoint.

— Si je ne vous rapporte pas ce que vous désirez, dit-il, ce ne sera pas faute d'avoir fait de mon mieux pour l'obtenir, mais n'espérez pas trop! Si: j'allais échouer!

— Dieu veuille qu'on vous prête ce livre, fut la réponse de Margery.

## CHAPITRE 2

### Un festin au Moyen Âge

Margery se rendit à la cuisine pour aider à la préparation du souper sous les ordres de sa mère; puis, le repas terminé et après avoir reçu comme chaque soir la bénédiction de ses parents, elle se retira dans sa chambre. Mais elle ne se dévêtit pas. Lorsque le soleil disparut derrière les cimes des arbres, dans un ciel embrasé, la jeune fille était encore à sa fenêtre attendant le retour de Richard Pynson, et lorsque la lune et les étoiles eurent paru une à une au firmament, elle veillait encore. Enfin elle entendit le pas d'un cheval, et descendant sans bruit dans le grand hall qui communiquait avec sa chambre par un escalier dérobé, elle y trouva Richard.

— Quoi, damoiselle, vous ici, fit-il étonné. Vous attendiez le livre et... le voici! Et le jeune homme lui présenta un mince volume in-quarto. — Merci, messire Pynson, mille fois merci, s'écria Margery au comble de la joie; combien de temps puis-je garder ce livre?

— Sire Carew ne veut pas accepter votre gage, reprit Richard en remettant à Margery le précieux collier. Il dit que la parole d'une Lovell lui suffit. Il vous prête ce livre pour la durée d'un mois. De plus il vous fait dire que s'il vous l'envoie, ce n'est pas qu'il n'y attache un grand prix mais il espère que vous l'étudierez et l'aimerez. C'est là son désir et sa prière.

— Amen! répondit Margery en serrant le volume sur son cœur et elle regagna doucement sa chambre. Là, après avoir verrouillé sa porte, elle s'assit dans un fauteuil en bois sculpté et examina curieusement son trésor.

Ce livre avait une reliure de cuir brun foncé, sans ornements. Il était garni de deux petits fermoirs argentés; les feuillets en étaient en vélin et sur la première page on voyait une enluminure mal dessinée et assez grossièrement peinte, représentant le Sauveur et la Samaritaine. Aucune ponctuation n'interrompait le texte, sauf ici et là un point à la ligne; pas de belles initiales fleuries et ornées, mais parfois une lettre à l'encre rouge. Toutefois

l'écriture du manuscrit était claire et lisible, surtout pour des yeux habitués aux lettres gothiques.

Tout d'abord Margery se demanda si elle faisait mal en lisant ce livre, mais sa curiosité l'entraîna et de plus elle avait un ardent désir d'en savoir davantage sur ces «choses étranges» dont Maître Sastre avait parlé. Elle ouvrit le volume au hasard et ses yeux tombèrent sur ces mots: «Que votre cœur ne soit pas troublé» (Jean 14: 1-4).

Margery n'avait jamais entendu semblables paroles: «Que votre cœur ne soit pas troublé». On lui avait enseigné que le sentiment le plus acceptable pour Dieu était la crainte. «Dans la maison de mon Père il y a plusieurs demeures». Margery joignit les mains, appuya sa tête sur le saint Livre, et pleine d'angoisse et de ferveur pria à haute voix: «Agneau qui as été immolé, as-tu préparé une demeure pour Margery Lovell?»

Puis elle continua sa lecture, et plus elle lisait, plus elle sentait croître son étonnement. L'Église n'enseignait pas les mêmes choses que ce livre, et l'un et l'autre ne pouvaient avoir raison. Lequel alors avait tort? Comment l'Église pouvait-elle se tromper? Ne prétend-elle pas être la dépositaire de la vérité de Dieu? Et d'un autre côté comment Saint Jean serait-il dans l'erreur en rapportant les paroles mêmes de Christ?

Durant cette nuit, les pensées de Margery oscillèrent plus d'une fois, ne sachant où s'arrêter et que choisir: l'infailibilité de l'Église ou l'infailibilité de Dieu? Elle résolut enfin de lire tout le volume pour établir son jugement, et elle trouva ces paroles: «Je suis le chemin, la vérité et la vie; nul ne vient au Père que par moi.» (Jean 14:6). Ces mots étaient-ils de Christ? Jusqu'ici elle avait appris que la soumission à l'Église, les jeûnes, les pénitences, les aumônes, étaient le moyen de plaire à Dieu; il était toujours question d'œuvres, mais jamais de Christ. Cela serait-il le vrai chemin? Elle continua sa lecture tandis que les larmes ruisselaient sur ses joues; son cœur battait, son âme était éblouie de tant de révélations, et peu à peu le monde, la vie, la mort, le présent lui-même semblèrent ne plus exister, et il n'y eut plus que Christ qui remplissait tout. Elle lut, inconsciente de la fuite du temps, sans s'apercevoir que l'aube avait remplacé la nuit, jusqu'à ce que la voix de sa mère appelant une servante vint

l'avertir que le château se réveillait. Margery sursauta, effrayée. Elle enferma précipitamment le livre dans un coffret, dont elle seule avait la clef, et qui contenait ses bijoux et ses trésors les plus précieux, puis elle se mit à sa toilette, de sorte que dame Lovell, entrant quelques minutes plus tard dans la chambre de sa fille, ne trouva rien d'insolite. Margery était debout devant son miroir et relevait ses cheveux en un lourd chignon.

— Eh! Madge, pas encore prête? Vous avez dormi bien tard, ma fille! Savez-vous qu'il est déjà cinq heures, et voici une heure pleine que votre père et moi sommes debout.

— Est-il si tard, vraiment? demanda Margery consternée. Je vous prie de me pardonner, ma mère. Et elle cherchait quelle excuse elle pourrait bien donner pour expliquer son retard, lorsqu'elle s'aperçut que Dame Lovell avait l'esprit préoccupé de bien autre chose.

— Grandes nouvelles, ma fille, dit-elle en s'asseyant dans le fauteuil sculpté; de grandes nouvelles, en vérité!

— Lesquelles, et où donc, madame ma mère?

— Où donc? Ici même, au château de Lovell, où serait-ce sans cela? Richard Pynson est revenu si tard de Marston hier au soir qu'il n'a pu voir votre père que ce matin.

— Je l'ai entendu rentrer.

— Vous ne dormiez donc pas?

— Non, j'ai été longtemps éveillée.

— Pauvre enfant; rien d'étonnant alors à ce que vous soyez en retard. Mais écoutez mes nouvelles. Sire Ralph Marston et son parent, Lord Marnell, dîneront avec nous aujourd'hui.

— Aujourd'hui?

— Eh! oui, aujourd'hui même. Quelles gens étranges il doit y avoir à Londres! Sire Ralph nous prie de retarder le dîner jusqu'à une heure, Lord Marnell ne se mettant pas à table plus tôt. Je me demande à quelle heure ils soupent! Pas avant que tout bon chrétien ne soit dans son lit, je parie.

— Lord Marnell demeure-t-il à Londres? demanda Margery avec surprise, car une jeune fille de nos jours serait moins étonnée de dîner avec un mandarin chinois que Margery Lovell ne l'était en apprenant qu'un grand seigneur de la capitale allait venir s'asseoir à la table de ses parents.

— Oui, sans doute, il demeure à Londres et il est de la chambre du Roi; c'est un homme puissant. Descendez promptement quand vous serez prête, ma fille, et pensez à préparer des mets délicats pour ces nobles seigneurs.

Dame Lovell se hâta vers la cuisine, autant que sa corpulence le lui permettait, et Margery ne tarda pas à la suivre. Tandis que sa mère donnait des ordres dans la grande salle, faisait étendre sur le sol une couche de roseaux fraîchement coupés et dresser des tables sur des tréteaux, la jeune fille prenait dans la vaste cuisine la direction des préparatifs du repas et, entourée de ses aides, s'apprêtait à confectionner les plats les plus appréciés dans ce temps-là.

Peu de livres sont aussi curieux qu'un recueil de recettes de cuisine d'il y a 500 ans. Nos ancêtres faisaient une grande consommation d'animaux variés, tels que lièvres, lapins, poulets, chapons. Ils mangeaient peu de poisson en dehors du Carême, les anguilles exceptées. Les pommes de terre leur étaient naturellement inconnues<sup>1</sup> et le riz était si rare qu'il figurait au nombre des «épices»; mais, par contre, on mangeait toutes sortes de végétaux, y compris des feuilles de roses. Le sel était, en général, abhorré. On connaissait le sucre, mais il était très coûteux, et on le remplaçait par du miel. Le poivre et les clous de girofle étaient employés en quantités incroyables. Mais le condiment indispensable dans ce temps-là et qui occupait dans la cuisine du Moyen âge le rôle que le sel a dans la nôtre, c'était le safran. À la table de Sire Lovell, lors de la visite de Lord Marnell, le plat de résistance était un ragoût de lièvre et, à cette occasion, les lapins et les poulets furent servis entiers et non pas coupés en petits morceaux, car le festin était offert à un puissant seigneur, et les lords avaient le droit de manger des animaux *entiers*, tandis que les

---

1. La pomme de terre n'a été introduite d'Amérique en Europe que dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

gens du commun devaient se contenter de «gobbettes» (petits morceaux).

Lorsque Margery eut terminé les préparatifs du dîner, elle alla au jardin cueillir des fleurs et du romarin, qu'elle disposa en gros bouquets dans tous les coins du vieux hall. Tout étant prêt, elle courut encore dans sa chambre et épingla sur son épaule une «quintise», c'est-à-dire un long flot de ruban cerise.

À midi et demi, les hôtes attendus arrivèrent à cheval, et Richard Pynson les introduisit dans la salle.

Margery s'attendait à trouver quelque ressemblance entre Lord Marnell et son cousin Sire Ralph Marston, qu'elle connaissait déjà et qui était un homme aimable et gai, d'une quarantaine d'années, toujours prêt à rire et à plaisanter avec chacun; mais elle se trompait grandement.

Le grand seigneur de Londres qui était assis dans un vaste fauteuil de chêne, était de haute stature et d'un embonpoint excessif. Il pouvait avoir dix ou quinze ans de plus que son cousin Marston, et il y avait quelque chose dans son regard qui fit que Margery détourna les yeux lorsqu'elle le rencontra. Il avait une figure étrange; ses yeux et son front étaient beaux et témoignaient d'une certaine intelligence, mais la partie inférieure de son visage était brutale, sensuelle, presque repoussante. Margery qui avait attendu cette visite avec une curiosité extrême, sentit soudain naître dans son cœur une aversion insurmontable pour cet homme; il lui était même odieux de prendre place à côté de lui, ou de le regarder.

Sire Godefroy présenta sa femme et sa fille à Lord Marnell et Sire Ralph les salua avec cordialité, puis ils se mirent à table, car Richard Pynson apportait déjà le ragoût de lièvre et dame Catharine le suivait avec le potage. Sire Godefroy et Dame Lovell, leurs invités, leur fille, Pynson, Dame Catherine et le Père André, chapelain du château, étaient assis autour d'une table d'honneur, placée sur une estrade; les servantes occupaient une seconde table et les valets une troisième, au bas bout de la salle. — Sire Ralph, comme à son ordinaire, amusa toute la société par son entrain et son esprit; seul Lord Marnell ne se dérida pas une seconde; il était uniquement occupé à satisfaire son appétit, et,

plus tard, Dame Lovell et le chapelain convinrent «qu'il avait mangé à lui seul autant que sept hommes en une semaine!» Le dîner terminé et les tables enlevées, les convives se rapprochèrent de la grande cheminée, Sire Ralph chanta quelques chansons, raconta des anecdotes amusantes, plaisanta avec la jeunesse, tandis que Lord Marnell était engagé dans une conversation plus sérieuse avec Sire Godefroy. Soudain, Sire Ralph, se tournant vers son hôte, lui demanda ce qu'il savait du sermon qui avait été prêché la veille, dans l'église de Bostock.

— J'en ai entendu parler, mais je n'y ai pas assisté. Quelques-uns des miens s'y sont rendus. N'y étiez-vous pas, Madge?

— Oui, mon père, j'y fus avec messire Pynson.

— Ah! dit Sire Ralph, je regrette maintenant de ne pas y avoir été, car mon noble cousin me dit que Maître Sastre est tenu en grand honneur par beaucoup — il est vrai que ce n'est pas par les meilleurs.

— Comprenez-moi bien, beau cousin, répondit Lord Marnell. Il n'y a que les Lollards qui pensent du bien de cet homme, et vous savez que notre Sainte Église ne voit pas ces gens avec faveur. Ce mauvais prêtre, John Wyclif, qui était leur chef, a plus nui à la foi depuis quelques années que tous les autres hérétiques.

— Vous ne les aimez guère, il me semble, railla Sire Ralph.

— Les aimer! fulmina Lord Marnell, et il laissa tomber son poing si violemment sur le bras de son fauteuil, que Margery sursauta. Les aimer! Je vous le jure, Ralph, si quelqu'un de ma maison ou de ma famille, fût-ce même ma sœur l'abbesse de Kennington, voulait se joindre à ces gens là, je le traînerais devant le Conseil suprême et le ferais fouetter.

Margery frissonna. Sir Ralph se rejeta en arrière dans son fauteuil et se mit à rire.

— Tout beau, mon cousin! Mais dites nous quelles sont les doctrines de ces hommes dangereux pour que vous les vouiez à un tel châtement?

— Toutes sortes de mauvaises doctrines répliqua Lord Marnell avec rage. On dit qu'ils ne reconnaissent pas le Saint Sacre-

ment comme étant le corps de Christ; ils prétendent que ce n'est qu'un morceau de pain, béni par le prêtre et qui doit être mangé en souvenir de la mort de notre Seigneur; de même aussi ils laisseraient les laïques boire le sang de Christ. Ils disent encore que les saints et les anges ne doivent pas être adorés, qu'il faut seulement les respecter. Ils donnent les Saintes Écritures à lire au peuple, et nous savons bien qu'elles ne sont que pour les prêtres.



**Lecture clandestine de la Bible dans la campagne.**

Et je ne vois pas que ces misérables retiennent une seule des choses enseignées par notre Sainte Église, sauf les messes pour les morts. D'ailleurs, je ne sais pas grand-chose sur leur compte, car de parler d'eux me met en grande colère— Votre Honneur sait-il, demanda Sire Godefroy, si ce parti est nombreux à Londres et dans les environs en ce moment? Et qu'en pense-t-on à la Cour?

— Il grandit tellement que le Conseil du Roi s'est décidé à préparer quelques ordonnances contre eux, pour leur défendre de se réunir, par exemple, et ces ordonnances seront présentées au Parlement. Dorénavant, comme mon excellent ami, le saint abbé

Bilson me le racontait, toute personne convaincue de lollardisme sera emprisonnée pour un temps plus ou moins long, selon la grâce du Roi. Ils ne sont guère en faveur à la Cour en ce moment, mais par malheur ceux qui les y défendent sont très haut placés. On m'a dit que dans le palais du Duc de Lancastre ils ont trouvé des appuis, et chacun sait que la Reine — que Dieu lui pardonne — leur est fort attachée. Elle lit les Saintes Écritures dans la langue vulgaire. Maître Sastre, le prêtre qui a prêché hier à Bostock, est un de leurs principaux clercs et a suivi les enseignements de Maître Wyclif lui-même. Si jamais il remet les pieds à Londres, il s'en repentira. Il s'en va prêchant ses doctrines d'un bout à l'autre du royaume et détournant de la foi des âmes, faibles et mal affermiées.

Une remarque de Sire Ralph donna un autre cours à la conversation, au grand regret de Margery qui écoutait avidement. Les paroles de Lord Marnell lui en avaient plus appris sur les Lollards qu'elle n'en savait jusque-là.

— Ainsi la Reine lit la Bible en anglais, pensait-elle, pourquoi n'en ferais-je pas autant?

Elle resta longtemps perdue dans ses pensées et s'aperçut soudain que sa mère avait quitté la salle et que son père et Sire Ralph étaient engagés dans une discussion politique. Margery, que la conversation n'intéressait plus, s'esquiva discrètement pour aller à la cuisine où elle trouva Dame Lovell se lamentant sur les heures tardives de son hôte; mais eût-elle soupçonné un instant le tour que prendrait la conversation en son absence, elle n'aurait jamais quitté sa place au coin de la grande cheminée.



## CHAPITRE 3

### La fin d'un beau rêve

Bien que Margery n'eût pas dormi la nuit précédente, elle fut longtemps avant de trouver le sommeil. L'excitation inaccoutumée des dernières heures et surtout une préoccupation grave, la tinrent éveillée. Son livre! Comment le copier? A des moments perdus, et de préférence durant la nuit, sans doute. Et quels matériaux emploierait-elle? Impossible de demander du vélin à Sire Godefroy; il s'informerait immédiatement de l'usage qu'elle en voulait faire, puisque son bréviaire était presque terminé, et le vélin était un article précieux. Elle avait encore un peu de papier que son père lui avait donné pour les esquisses de ses enluminures, et elle se décida à l'employer pour sa copie.

Réfléchissant et combinant, la jeune fille s'endormit et rêva que son père lisait le livre à Lord Marnell, qui devenait soudain Richard Pynson. Elle se réveilla brusquement et sauta à bas de son lit en voyant qu'il faisait déjà jour. Elle s'habilla à la hâte et descendit à la cuisine, mais n'y trouva que Joan, l'une des servantes, qui s'étirait en se frottant les yeux.

— Eh! quoi, demoiselle! vous êtes prête de bonne heure; notre maîtresse n'est pas encore levée. Hier, au soir, elle a dit à Cilette qu'elle ne paraîtrait pas avant six heures.

Margery vit, avec surprise, qu'il était à peine six heures, et, remontant dans sa chambre, elle résolut de mettre ce moment à profit pour commencer son œuvre. Elle travailla avec ardeur et, au bout d'une heure, avait copié toute une page. Elle était si absorbée, qu'elle n'entendit pas la porte s'ouvrir, et tressaillit de frayeur en voyant soudain sa mère à ses côtés.

— Déjà à l'ouvrage, ma fille? Vous userez vos doigts jusqu'à l'os, mon enfant. Est-ce là votre livre de messe? Mais je le croyais écrit sur vélin, et ceci est du papier. Que faites-vous donc là?

Margery rougissait et pâissait tour à tour.

— Qu'avez-vous, ma fille? demanda Dame Lovell, tout étonnée.

— Je vous demande grâce, ma mère, dit Margery, rougissant plus que jamais; mais je ne vous avais pas entendu entrer et votre voix m'a effrayée.

— Pauvre enfant, vous ai-je vraiment fait peur? dit Dame Lovell avec bonté. Mais qu'est ceci? Un autre bréviaire? Avez-vous besoin d'en avoir deux?

Pauvre Margery! Terrifiée à la pensée que sa mère allait prévenir Sire Godefroy, dont l'œil exercé aurait vite reconnu la vraie nature du livre, elle répondit par un mensonge.

— Oui, ma mère, dit-elle, c'est un bréviaire.

Durant toute la journée, Margery fut sur des épines, mais sa mère ne fit aucune allusion à l'incident et elle put le croire oublié.

Les jours passaient et Margery travaillait avec acharnement à sa copie. Elle la termina un jour avant que le mois ne fût écoulé et rendit le précieux manuscrit à Richard Pynson, en le priant de le remettre, sans tarder, à Sire Carew, avec tous ses remerciements.

Le soir de ce jour-là, Dame Lovell était assise au coin de la vaste cheminée du hall; près d'elle, Dame Catherine râpait des amandes; un peu plus loin, Margery filait sa quenouille, tandis que Sire Godefroy et Richard Pynson, assis sur un banc devant le feu, causaient avec les dames. De l'autre côté de la cheminée, le Père André sommeillait, suivant sa coutume.

— Ma fille, avez-vous terminé votre bréviaire? demanda soudain Sire Godefroy; s'il est fini, je serais curieux de le voir.

Le cœur de Margery cessa de battre, car sa supercherie allait être découverte. Elle se leva et répondit: Je vais vous le chercher mon père.

— Madge est un scribe habile, remarqua alors Dame Lovell, à l'inexprimable effroi de Margery, car je sais qu'elle a écrit deux bréviaires.

— Deux! s'écria Sire Godefroy en riant; un pour les dimanches et jours de fête, et un pour la semaine? Apportez-nous l'un et l'autre.

Margery revint bientôt avec les deux livres. Son père les prit et ouvrit d'abord le bréviaire, dont il loua fort l'écriture et les enluminures. Ses éloges auraient été pour elle une joie très vive si elle n'avait eu l'appréhension de ce qui allait suivre. Margery souhaitait ardemment que quelque chose intervînt pour retarder ce moment: si seulement sa mère pouvait détourner le cours de la conversation, ou l'une des servantes apporter des nouvelles inattendues; n'importe quoi, en somme...



Manuscrit de la Bible traduite par John Wyclif.

Mais, comme il arrive toujours en pareil cas, rien d'extraordinaire ne se produisit et Sire Godefroy referma le bréviaire et ouvrit le second volume dans un calme absolu. Margery, tout en filant d'une main distraite, jetait des regards furtifs à son père, et vit bientôt son visage se rembrunir. Il tourna plusieurs pages, revint au commencement, regarda la fin; puis, fermant le livre et rejetant la tête, il appela d'une voix sévère:

— Père André!

Le chapelain continua de ronfler.

— Père André! répéta Sire Godefroy.

Le bon Père ne bougeait pas; le châtelain se leva de son siège et secoua si vivement son confesseur, que celui-ci faillit tomber sur les dalles.

— Réveillez-vous, fainéant, dit le seigneur avec irritation; il est bien temps pour le berger de dormir, lorsque le loup est déjà dans la bergerie, et que les brebis sont en danger!

— Eh quoi! qu'y a-t-il? demanda le moine à demi-éveillé. Est-ce le moment de souper?

— Regardez donc, André, cria le châtelain avec fureur, ce qu'a fait cette misérable enfant. Quelle pénitence lui infliger pour une faute pareille? et il tendit le livre au chapelain qui le prit, en disant:

— Que votre Grâce me pardonne, Je rêvais que Madge m'avait préparé tout un pot de bouillie!

— Madge a préparé un mets savoureux, en vérité! fut la réponse irritée.

— Je ne vous comprends pas, seigneur, dit le Père. Ce livre est un livre excellent.

— Vous n'êtes qu'un âne, mon Père. Ne voyez-vous donc pas que c'est la traduction de l'Évangile par John Wyclif, le prêtre Lollard dont parlait Lord Marnell? Ne vous souvenez-vous pas de ce qu'il a dit de ces gens?

— Eh! que m'importe? Madge a été trop bien élevée pour que ce livre puisse lui nuire. Laissez-la tranquille et rendez-lui son livre.

Margery était saisie de surprise. La vérité est que le bon Père l'aimait fort; il l'avait vue grandir sous ses yeux, et elle flattait innocemment la gourmandise du brave homme, en lui préparant des friandises. En outre, le chapelain était d'une ignorance extrême. Il ne pouvait lire couramment et devait épeler les mots deux ou trois fois de suite avant d'en saisir le sens. Par une habitude vieille de quarante ans il arrivait à lire son livre de messe, mais aurait pu célébrer les offices de mémoire, et si on avait placé devant lui un autre volume que celui auquel il était habitué, il aurait

été fort embarrassé. Ainsi son affection pour Margery, son faible pour la bonne chère et son ignorance tout ensemble, le disposèrent à prendre les choses avec indulgence.

Sire Godefroy prit le livre des mains du prêtre, et, le jetant à sa fille:

— Voilà votre bien! Emportez-le. J'estime que c'est au Père André à prendre soin de votre âme. Et d'ailleurs, vous allez bientôt vous en aller auprès de quelqu'un qui sera votre maître et qui ne vous laissera pas lire les livres des Lollards.

Margery laissa tomber sa quenouille qui roula sur le sol. Une crainte horrible, indéfinissable, s'était emparée d'elle.

— Mon père, que voulez-vous dire? balbutia-t-elle, tremblante.

— Ce que je veux dire? Rien d'autre que ceci: je vous ai promise comme épouse à Lord Marnell, Seigneur de la Chambre du Roi, Chevalier de la Jarretière. Vous serez une grande dame, vous habiterez Londres et tiendrez votre rang parmi les pairs. Que dites-vous de cela, ma fille?

La pauvre enfant resta un instant immobile, comme anéantie, plus pâle qu'une morte. Puis elle poussa un cri déchirant:

— O mon père, mon père!

Sire Godefroy n'avait recherché que les honneurs pour sa fille et n'avait pas songé un instant qu'il allait la rendre malheureuse. Il eut l'air troublé:

— N'êtes-vous pas contente, ma fille?

Margery alors s'agenouilla auprès de lui et inclina la tête sur ses mains jointes.

— O père, père, répéta-t-elle d'une voix brisée.

— En vérité, ma fille, j'ai grande peine à vous voir ainsi. Mais vous en prendrez votre parti et serez fière de devenir une si puissante dame.

Un tremblement nerveux, de profonds sanglots secouaient la jeune fille, toujours prosternée, mais elle ne versait pas une larme. À la fin, elle murmura :

— N'y a-t-il pas moyen d'éviter cela? Je ne l'aime pas... je ne peux pas l'aimer!

— En vérité, ma fille, je ne vois pas comment nous pourrions l'éviter. Je ne pensais pas que vous seriez si affligée. Lord Marneil est un noble seigneur, et il vous vêtira de drap d'or et de soieries.

— Lui avez-vous donné votre parole, mon père?

— Oui, ma fille, je la lui ai donnée.

Margery se releva brusquement et se dirigea vers l'escalier qui conduisait à sa chambre. Richard Pynson se leva aussi et, ramassant le livre qui avait glissé par terre, le lui tendit. Elle le prit et serra la main de Richard sans le regarder, puis courut s'enfermer dans sa chambre. Elle se jeta par terre sur les roseaux qui recouvraient les dalles, trop bouleversée: pour pleurer, trop accablée pour penser, et connut là toute l'agonie du désespoir. Soudain, il lui sembla entendre les paroles même du Seigneur :

«Que votre cœur ne soit pas troublé...» (Jean 14: 1).

«Et vous donc, vous avez maintenant de la tristesse; mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira: et personne ne vous ôte votre joie. En vérité, en vérité, je vous dis que toutes les choses que vous demanderez au Père en mon nom, il vous les donnera» (Jean 16:22-23).

Margery n'avait personne qui lui interprêtât les Écritures; elle les acceptait dans leur sens littéral avec foi et simplicité, et ne songeait pas à les modifier selon sa propre volonté. Combien ce serait heureux pour nous tous si nous recevions ces paroles bénies avec l'humilité et la soumission de cette pauvre enfant ignorante!

Mais plus Margery considérait la question sous toutes ses faces, plus elle se sentait embarrassée, ne sachant que demander. En lisant l'Évangile, elle avait été frappée de voir que Jésus s'en remettait toujours à la volonté du Père; et elle craignait, en sup-

pliant Dieu de lui épargner cette épreuve, de ne pas agir suivant Sa volonté. Mais toute son âme criait à Lui, Le suppliant de lui aider à accepter Sa volonté, de lui donner la joie de Sa présence et de Son amour, quel que fût le chemin qu'Il choisît pour elle, et de lui conserver son livre, même s'Il jugeait bon de la dépouiller de toutes choses.

Une heure plus tard, Dame Lovell qui ne pouvait dormir en songeant à la peine de sa fille, entra doucement dans sa chambre pour la consoler. Elle fut surprise de trouver Margery dormant paisiblement, son livre pressé sur son cœur, comme si elle voulait défendre contre tous cette Parole de Dieu, qui avait donné le repos à son âme.



## CHAPITRE 4

**Une cage dorée**

Quinze jours après les événements que nous venons de raconter, le château de Lovell était dans toute l'animation des derniers préparatifs pour le mariage. Le Père André avait été envoyé à la foire d'York pour acheter vingt aunes de drap écarlate, quatorze aunes de satin mordoré, huit aunes de satin pourpre, autant de drap bleu broché d'argent, sans compter encore des bijoux et de riches fourrures.

Les servantes s'affairaient de tous côtés, Richard Pynson portait des messages et Sire Godefroy s'était occupé en personne de l'achat, d'une selle magnifique, recouverte de velours vert. Lord Marnell ne venait pas souvent à Lovell, mais y envoyait chaque jour un messenger de confiance pour s'enquérir si sa fiancée avait bien dormi et si elle était joyeuse et contente. Hélas! la joie était bien loin du cœur de Margery!

Les préparatifs furent enfin terminés et, par une radieuse journée d'été, Margery Lovell épousa dans l'église de Bostock, Sire Ralph Marnell, Baron Marnell de Lymington, Chevalier de la Jarretière. La fiancée portait une robe de drap bleu lamé d'argent, garnie de petit-gris et, suivant la coutume du temps pour les mariées, ses cheveux dénoués flottaient sur ses épaules. L'époux était vêtu de velours cramoisi, garni de galon d'or, et trois longues plumes ornaient son chapeau.

Rien n'avait été épargné pour que la cérémonie fût somptueuse, mais la gaîté y manquait complètement. Tous les habitants du château de Lovell savaient que l'épouse était loin d'être heureuse, Sire Godefroy et sa femme étaient attristés à la pensée de perdre leur unique enfant, le Père André se lamentait du départ de sa petite préférée, et Richard Pynson cachait un chagrin particulier, dont nous parlerons plus tard.

Tous les voisins des châtelains avaient été conviés au repas de noces. Les festivités se prolongèrent jusqu'à une heure tardive, et le lendemain, dès l'aube, les servantes aidèrent activement à emballer le trousseau de la mariée. Au milieu de cette effervescence, Margery semblait la seule personne inoccupée, mais elle

avait songé à la chose qui lui tenait le plus à cœur: son livre bien-aimé la suivit dans sa nouvelle demeure.

À cette époque, le voyage du nord de l'Angleterre jusqu'à Londres était très long et très fatigant. On faisait la route en litière, à cheval, ou dans de lourds chariots. Lord Marnell fit à cheval tout le trajet, et parfois sa femme, quittant sa litière, montait en croupe derrière lui. Une suite nombreuse les accompagnait et nous y retrouvons Alice Jordan, l'une des jeunes servantes, que Dame Lovell avait donnée à sa fille, pour son service particulier.

Les voyageurs arrivèrent à Londres un soir, à la tombée de la nuit, et Margery était beaucoup trop fatiguée pour songer à autre chose qu'à dormir.

Mais le lendemain matin, aussitôt après avoir déjeuné, elle entreprit avec Alice d'explorer les environs de sa nouvelle demeure. Un des serviteurs de Lord Marnell, armé d'une rapière, les suivait à une courte distance, prêt à défendre sa maîtresse en cas d'attaque.

La maison de Lord Marnell était située aux confins de la ville et de la campagne dans un endroit calme et retiré, qui se nomme aujourd'hui Fleet Street. De vertes prairies s'étendaient entre les villes de Londres et de Westminster<sup>1</sup>. Un seul pont traversait la Tamise, qui coulait claire et limpide à travers de plantureux vergers. Ce pont était couvert de constructions diverses, sous lesquelles on avait ménagé un passage pour les véhicules. Sur la droite s'élevait le magnifique palais de Westminster, relique des rois saxons; en arrière, la vieille abbaye, avec sa chapelle massive et austère; sur la gauche brillaient les murs et les tourelles de la Tour Blanche, la résidence du roi.

Margery cependant ne put voir tout cela du premier coup d'œil en sortant de sa maison. Ce qui la frappa tout d'abord, ce furent les détails les moins plaisants de la scène qui l'entourait. Il n'y avait pas de trottoirs; en règle générale, les rues étaient juste assez larges pour laisser passer un véhicule, bien que dans quelques-unes des principales artères, il y eût place pour deux, et

1. Fleet Street est actuellement une des artères les plus peuplées et les plus animées de la grande ville, tandis que Westminster est aujourd'hui un des quartiers du centre de Londres.

les pavés consistaient en énormes pierres inégales et raboteuses. Au milieu de la rue était creusée une rigole dans laquelle chaque ménagère vidait ses eaux sales par la fenêtre; et ce ruisseau d'immondices répandait une odeur si pénible, que Margery eut à faire un usage constant de son «pomander», mélange de drogues odoriférantes renfermées dans une sorte de réseau en or. Tandis qu'elle suivait les rues bordées de chaque côté par des boutiques, elle était saluée du cri incessant des marchands, debout sur le seuil de leurs portes: Que vous manque-t-il, belle dame?

Les véhicules étaient de deux sortes, ainsi que je l'ai déjà dit, les chariots et les litières; celles-ci étaient le moyen de locomotion habituel au XIV<sup>e</sup> siècle, mais à l'époque dont nous parlons, les chariots étaient plus nombreux. Parfois, une dame de qualité passait dans sa litière, traînée par des chevaux dont le trot ébranlait le sol; ou bien un chevalier, suivi d'une troupe d'hommes d'armes, faisait piaffer son coursier fougueux. Ainsi s'écoula la plus agréable journée, que Margery eut passée depuis son mariage. Elle réussit à satisfaire sa curiosité en observant chacune des choses dont elle avait si souvent entendu parler.

Lord Marnell fronça les sourcils lorsque Margery lui avoua, à son retour, qu'elle était sortie pour visiter Londres.

— Il n'est pas convenable, lui dit-il, que vous sortiez ainsi à pied; ce n'est pas la coutume pour les dames de votre rang. Vous auriez dû commander votre litière et vous faire accompagner de quelques serviteurs.

— Mais, Monseigneur, répondit naïvement Margery, n'en déplaise à votre Grâce, je n'aurais pas vu aussi bien dans une litière.

La sombre physionomie de Lord Marnell s'éclaira d'un sourire, car la simplicité de sa jeune femme l'amusait; mais il répéta qu'il la priait de se souvenir dorénavant qu'elle n'était plus *Mistress Margery Lovell*, mais la *Baronne Marnell de Lymington*, et qu'elle devait se conduire en conséquence. Margery soupira en voyant sa liberté ainsi entravée, mais elle ne répondit rien et se retira pour aller surveiller Alice, qui déballait ses vêtements.

Comme le soir approchait, la voix de Lord Marnell l'appela à l'étage inférieur.

— Margery, lui dit-il, comme elle entra dans la salle, venez vite et vous verrez le Roi qui se rend du Palais de Savoie à la Tour.

La jeune femme courut à la fenêtre et vit une foule de cavaliers, couverts, comme l'étaient, du reste, leurs montures, d'étoffes éclatantes. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel semblaient chatoyer dans la rue.

— Où est Sa Majesté le Roi? demandat-elle avec curiosité.

Vous le voyez là-bas avec une robe rouge et un capuchon noir, tout uni. Il monte un cheval blanc, recouvert d'une housse écarlate, sur laquelle des plumes d'autruche sont brodées en or.

— Comment? ce petit homme blond, si simple, est le Roi?

— C'est lui-même. Ce seigneur de belle mine, qui chevauche près de lui sur un cheval brun et qui a des yeux comme un aigle, est le Duc de Lancastre. Le peuple l'appelle John de Gaunt, parce qu'il est né à Gand, dans les Flandres.

— Et qui sont les autres, si j'ose vous le demander?

— Ce sont, pour la plupart, des lords et des seigneurs de la noblesse, dont vous connaissez peut-être les noms. Celui-là en vert, avec une plume rouge, est le comte de Surrey. Le duc de Northumberland porte un habit bleu brodé d'or, comme l'est aussi la housse de son coursier. Ce seigneur à la mine hautaine, sur le cheval rouan, est le duc d'Exeter, demi-frère du roi par sa mère, qui était mariée en premières noces avant d'épouser le Prince — dont Dieu ait l'âme! — Ah! et voici venir monseigneur de Hereford, Harry de Bolingbroke<sup>1</sup>, seul fils et héritier du duc de Lancastre; et si on en croit la rumeur publique, il vaudrait mieux ne pas avoir un fils pareil, ajouta Lord Marnell à demi-voix. Le voyez-vous, Madge, il passe devant nous, cet homme de haute taille, aux cheveux noirs, vêtu de drap d'argent rose?<sup>2</sup>

— Je le vois bien, Monseigneur, répondit Margery en frissonnant.

---

1. Plus tard Henri IV.

2. Les détails des costumes sont tirés du manuscrit illustré de l'*Histoire du Roy Richard II*, par Creton, en 1319.

— Qu'avez-vous, Madge? avez-vous froid près de cette fenêtre?

— Je n'ai pas froid, Monseigneur, je vous remercie; mais je n'aime pas l'aspect de cet homme.

— Et pourquoi donc? demanda Lord Marnell, en regardant la frêle jeune femme à son côté. N'est-il pas beau et de noble pres-tance?

— Je ne sais; mais il y a quelque chose dans son visage qui me cause de l'effroi.

— Ne le regardez plus, ma mie; et il l'attira loin de la fenêtre.

Elle le remercia de la complaisance avec laquelle il avait répondu à ses questions, et retourna surveiller Alice.

Quelques jours plus tard, l'abbesse de Kennington, sœur de Lord Marnell, arriva en litière pour faire visite à sa jeune belle-sœur. Margery fut surprise de ne pas trouver en elle la simplicité qu'elle avait cru conforme à l'idéal monastique. La noble dame portait, il est vrai, l'habit de son ordre, mais il était en velours noir au lieu d'être en serge ou en bure commune; sa coiffe était finement brodée, ses longs gants de peau d'Espagne blanche étaient délicatement parfumés et ornés de broderies de soie de diverses couleurs<sup>1</sup>. Ses mains étaient chargées de bagues et à sa ceinture étaient suspendus une boule de senteur d'un riche travail d'or et d'émail, un cachet en argent, un rosaire dont les grains étaient des améthystes et un crucifix d'or et d'albâtre.

Dans ce temps où le catholicisme régnait en Angleterre, les religieuses vivaient beaucoup moins retirées du monde qu'aujourd'hui. Elles assistaient à toutes sortes de fêtes; celles qui appartenaient à la noblesse voyageaient à leur gré d'un bout à l'autre du pays, et, tout en conservant à leur habit monastique sa forme et sa couleur, elles trouvaient moyen de dépenser beaucoup d'argent pour tous les accessoires de leur toilette. L'abbesse de Kennington ne se distinguait donc en rien des autres autorités ecclésiastiques féminines de son temps.

---

1. C'est au XIV<sup>e</sup> siècle que l'usage des gants se répandit. Jusque-là on ne les employait guère, sauf pour la chasse au faucon, quand l'oiseau se posait sur le poing fermé.

Cette grande dame, si magnifiquement vêtue, avait une manière d'être hautaine et impérieuse, quoique son langage portât l'empreinte d'une feinte humilité. Elle engagea sa «chère sœur» à venir la voir dans sa pauvre demeure de Kennington, où elle serait heureuse et fière de la recevoir. Margery répondit avec courtoisie, mais elle n'avait nulle envie de rendre cette visite.

Lord Marnell conduisit sa femme à la cour et la présenta au roi — la reine était morte — et à la duchesse de Gloucester, sa tante. Le roi parla à Margery avec bonté, mais la duchesse la dévisagea avec arrogance et ses dames d'honneur questionnèrent la jeune femme avec plus de curiosité que de politesse; aussi cette visite à la cour laissa-t-elle à Margery une impression fort peu agréable, sauf pour l'accueil plein de bonté de Richard II.

Durant l'hiver de 1396, le roi ramena de France une nouvelle reine, la princesse Isabelle, qui avait tout juste huit ans! Margery vit la petite reine faire son entrée à Londres. La fillette était couverte de bijoux qu'elle avait apportés de son pays, et à chaque nouvelle halte de son voyage, on lui en avait offert de nouveaux.

Alice Jordan qui regardait ce spectacle, tout émerveillée, demanda à sa maîtresse si elle n'aimerait pas avoir de si magnifiques bijoux.

Margery secoua la tête.

— Les seuls bijoux qui aient du prix, ma bonne Alice, sont les trésors cachés du cœur, comme la soumission, la douceur et la charité. Et en vérité, si je pouvais choisir, il y a bien des choses que je désirerais plutôt que des bijoux. À quoi servent-ils à la reine, à cette pauvre enfant? Je prie Dieu qu'elle ne se contente pas des trésors de ce monde.

Ce même hiver, un trésor plus grand que tous les bijoux de la reine fut confié à Margery. Un trésor dont elle pouvait prendre soin, qu'elle pouvait aimer, pour lequel elle allait vivre: un fils qui devait devenir — autant que cela était possible à un être terrestre — la joie et la lumière de son cœur.

Margery ne retourna qu'une fois à la Cour, pour présenter ses hommages à la nouvelle reine, qui la reçut avec beaucoup de grâce, assise sur un trône à côté du roi. Cette petite reine était élevée

à Windsor et venait très rarement à Londres. Lady Marnell, fatiguée du vain éclat de la vie mondaine, ne trouvant personne dans sa propre sphère avec qui elle pût s'associer, se partagea avec une nouvelle ardeur entre son enfant et son Livre, les deux trésors que Dieu lui avait donnés.



## CHAPITRE 5

### **Le commencement de la fin**

Trois ans ont passé depuis les événements racontés dans le précédent chapitre. Lady Marnell a vingt et un ans; mais l'expression pensive qui n'a plus quitté son visage depuis qu'elle s'est mariée, la fait paraître plus âgée. Elle ne rit jamais, elle sourit rarement, sauf lorsqu'elle regarde la tête blonde de son fils. Il se nomme Godefroy comme son grand-père Lovell; c'est un charmant enfant, plein de vie et de gaieté, qui adore sa mère, mais qui semble toujours avoir peur de son père.

Un jour d'été de l'an de grâce 1399, Margery était dans sa chambre, absorbée dans la lecture de son Évangile. Son mari était à la Cour, comme de coutume, et le petit Godefroy gambadait d'une chambre à l'autre, tout occupé de ses jeux. Soudain, un cri aigu poussé par l'enfant, arracha la jeune mère à sa lecture; elle se précipita vers son fils, qui avait fait une chute en courant, et qui pleurait et se lamentait. Il n'avait pas grand mal, mais Margery le porta dans sa chambre à coucher, le berça sur ses genoux avec de douces paroles, jusqu'à ce qu'il eût oublié son malheur et se fût endormi. Soudain, Lady Marnell se souvint qu'elle avait laissé son précieux livre sur le fauteuil qu'elle avait quitté précipitamment, au lieu de l'enfermer avec soin dans sa cachette habituelle. Elle déposa doucement l'enfant endormi sur son lit et ouvrit sans bruit la porte qui conduisait à son cabinet. Là elle vit Lord Marnell, debout devant la cheminée, examinant d'un air sévère le livre qu'il tenait à la main.

Le frôlement de la robe de sa femme lui fit ouvrir les yeux.

— Qu'est ceci, Madame, je vous prie, demanda-t-il, en retenant à peine sa colère.

Il n'y avait plus rien à cacher; le pire était arrivé.

— C'est un livre qui m'appartient, répondit calmement lady Marnell. Je l'ai laissé là il y a un instant, effrayée par un cri de Godefroy.

— L'avez-vous lu? continua Lord Marnell avec rudesse.

— Je l'ai lu un grand nombre de fois.

— Et d'où l'avez-vous?

Margery garda le silence. Elle était résolue à tout prendre sur elle et à ne trahir ni Sire Carew, ni Pynson.

— Vous êtes-vous procuré ce livre depuis que vous êtes à Londres? continua lord Marnell, voyant qu'elle ne répondait pas à sa première question.

— Non, Seigneur. Je l'ai apporté avec moi de Lovell. Et, à ce nom si cher, des larmes lui montèrent aux yeux.

— Votre père Sire Godefroy — en connaissait l'existence?

— Oui, et il m'a reprise sévèrement à ce sujet.

— Il a bien fait. Pourquoi ne vous l'a-t-il pas enlevé?

— Il le montra à notre confesseur, le Père André Raus, qui trouva que ce livre était inoffensif, et m'autorisa à le conserver.

— Le Père Raus est un âne. D'où avez-vous ce livre?

— Je l'ai copié; il est de mon écriture.

— D'où l'avez-vous?

Pas de réponse.

— Je vous demande d'où vous avez ce livre, hurla lord Marnell, tout à fait hors de lui.

— Seigneur, répondit Margery avec douceur, mais très fermement, je ne vous dirai pas d'où je l'ai. On m'en avait prêté un exemplaire que j'ai copié, mais je ne vous dirai pas qui me l'avait prêté.

— Vous le direz, et bientôt encore, répliqua son mari avec fureur. Cela ne se passera pas ainsi; cela regarde l'abbé Bilson, que je vais avertir de ce pas.

Et lord Marnell sortit de la chambre, laissant sa femme presque défaillante d'angoisse.

Le même jour, dans l'après-midi, on vint prévenir Margery que l'abbesse de Kennington l'attendait dans le grand hall aux

boiseries de chêne. Lorsque lady Marnell entra dans la salle, sa belle-sœur se leva et vint au-devant d'elle, mais Margery lut immédiatement sur sa figure qu'elle était au courant de tout ce qui s'était passé; aussi ne fut-elle pas surprise, lorsque la religieuse lui dit avec gravité:

— J'ai appris ce matin, ma noble sœur, quelque chose qui m'a grandement troublée.

— Vous voulez parler, sans doute, répondit Margery, de la découverte que fit Lord Marnell dans ma chambre, découverte qui l'a fort irrité.

— Je suis heureuse que vous me compreniez à demi-mot, continua l'abbesse de sa voix monotone. C'est bien à cela que je faisais allusion. J'ai été fort peinée, Madame ma sœur, d'apprendre par votre époux que vous vous étiez ralliée à ces hommes pervers, qui sont connus sous le nom de Lollards.

— Je vous demande pardon, sainte Mère, répliqua tranquillement Margery, je ne me suis ralliée à personne. Je ne connais pas un seul Lollard dans tout le royaume. J'ai seulement lu ce livre — et ce livre, comme vous devez le savoir, ma Mère, contient les paroles du Seigneur Jésus. Y a-t-il du mal à cela?

La religieuse ne répondit pas à cette question, mais elle dit:

— Si vos parents vous avaient fait entrer dans un de nos couvents, vous auriez évité des tentations comme celle-là.

— Est-ce une tentation? Il me semble, très sainte Mère, qu'il y a autant de tentations dans le cloître que dans le monde; elles sont seulement différentes, et pour ma part, je ne doute pas que j'aurais rencontré autant de tentations au couvent qu'ici.

— Vous vous trompez, Madame ma sœur, répartit l'Abbesse avec hauteur. Nous n'avons pas de tentations dans notre retraite. Notre règle et notre réclusion nous sauvent de la vanité du monde; — et quel autre péché peut atteindre une religieuse?

Margery jeta un regard sur les bijoux que portaient l'abbesse: la chaîne d'or autour de son cou, les bagues qui couvraient ses doigts, les pierres précieuses qui ornaient sa ceinture, et eut quel-

ques doutes sur l'absence de vanité chez une femme qui a pris le voile. Mais elle dit simplement:

— Il me semble, ma Mère, que vous emportez au cloître des cœurs mauvais, comme en ont tous les hommes; et avec un cœur méchant et le diable, il n'est pas besoin de choses extérieures pour nous induire en tentation.

L'Abbesse eut l'air scandalisé.

— Un cœur mauvais, dit-elle, peut être gouverné par nos mortifications, nos aumônes, nos pénitences, nos prières, et par d'autres saints exercices.

— Oh! ma Mère, dit Margery en la regardant en face, pouvez-vous contenir vos méchants cœurs par de tels moyens? Le mien a besoin de plus que cela.

— Que voulez-vous dire, Madame ma sœur?

— Je n'ai trouvé que le sang de l'Agneau qui a été immolé et la grâce de Christ ressuscité, qui puissent régénérer un cœur mauvais.

— Sans doute, sans doute, dit froidement la religieuse, cela va de soi.

— Que ne le disiez-vous, alors?

L'Abbesse se leva:

— J'espère, chère sœur, dit-elle, sans répondre à la question directe de Margery, que vous reconnaîtrez votre erreur avant qu'il ne soit trop tard.

— J'espère, répondit Margery en l'accompagnant jusqu'à la porte, que Dieu me gardera dans la foi véritable, quelle qu'elle soit.

— Amen! dit l'Abbesse, et, descendant majestueusement les marches de l'escalier, elle regagna sa litière.

Le même soir, Lord Marnell fit dire à sa femme de venir le rejoindre dans le hall où il se trouvait avec l'abbé Bilson, en apportant son livre. Elle prit le précieux volume, déposa un baiser sur le front de son enfant endormi, et descendit avec courage.

Lord Marnell se tenait devant la cheminée les bras croisés, et paraissait plus grand encore que de coutume. L'abbé Bilson était assis dans un fauteuil, son capuchon rejeté en arrière. C'était un homme d'une soixantaine d'années, avec de beaux traits et une voix persuasive et des manières douces et engageantes. Si l'ordre des Jésuites avait existé de son temps, il aurait pu en être l'un des chefs. Comme Margery entra dans la salle, il la salua, sans se lever, par la formule consacrée: «Que la paix soit avec vous, ma fille!»

— Où est le livre? demanda lord Marnell, mais sa voix était un peu moins irritée que le matin. Margery le lui tendit.

Voyez, révérend Père, continua-t-il en remettant le volume au prêtre; que dites-vous de ceci?

L'abbé tourna les pages, sans que son expression changeât en rien.

— Celui qui a écrit cela est un clerc habile, remarqua-t-il poliment. C'est l'Évangile selon saint Jean, d'après la traduction en langue anglaise par Maître John Wyclif, curé de Lutterworth, qui mourut il y a quelques années. Et notre bon frère André Raus n'a vu aucun mal à ce que vous conserviez ce livre, ma fille!

— C'est ce qu'il m'a dit.

— Ah! — Mais votre père?

— Mon père ne l'approuvait pas tout d'abord, mais après que le Père André l'eût permis, il ne s'en occupa plus.

— Ah! sans doute; parfaitement. Et votre mère, ma fille?

— Ma mère ne se mêla pas de cette affaire. Elle ne sait pas lire et ne pouvait reconnaître ce livre.

— Sans doute, acquiesça l'abbé, avec une exquise politesse. Lord Marnell qui allait et venait dans la vaste salle, semblait presque contrarié de ces manières si douces.

— Vous avez eu ce livre d'un ami, je le sais, continua le prêtre.

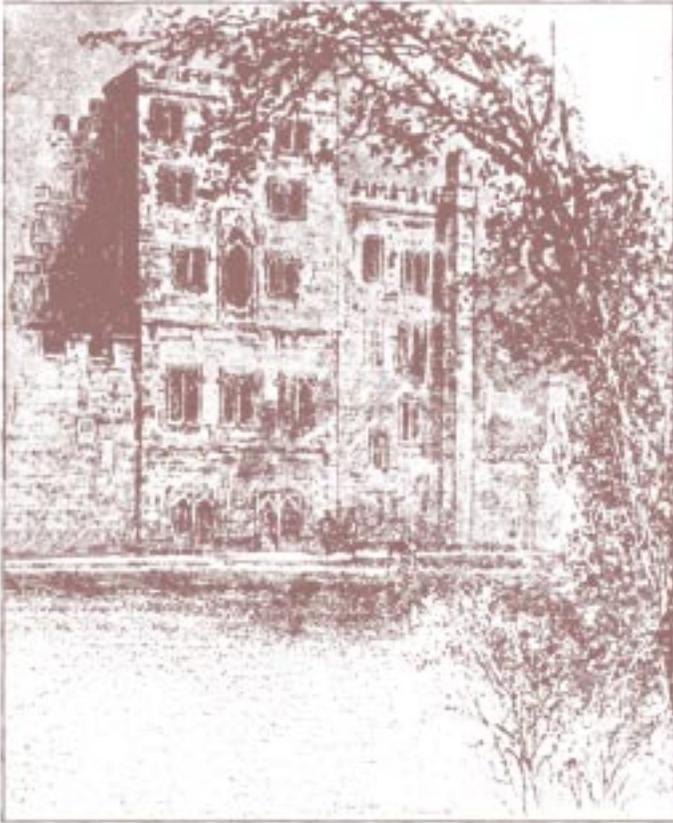
— Je ne puis vous dire, mon Père, d'où je l'ai eu, répondit fermement Margery.

L'abbé parut surpris

— Est-ce notre père Raus, qui vous l'a prêté peut-être?

— Non.

— Quelque ami alors? Sir Ralph Marston, votre cousin? Ou messire Pynson, l'écuyer de votre noble père?



**Palais de Lambeth. La tour où on enfermait les lollards**

Margery sentit qu'elle était au pouvoir d'un homme des plus dangereux. Comme il s'efforçait, avec habileté, de lui extorquer des acquiescements ou des dénégations, dont il se servirait ensuite. Comment connaissait-il tous leurs amis? Avait-il question-

né lord Marnell? Margery tremblait de tous ses membres, et elle était mortifiée d'avoir rougi lorsqu'il avait nommé Richard Pynson. L'abbé vit cette rougeur, mais il ne lui convenait pas en ce moment, d'avoir l'air de la remarquer.

— Bien, bien, dit-il poliment; nous n'irons pas plus avant. Mais vous devez savoir, chère fille, que ce livre est rempli d'hérésies abominables? Il s'y trouve toutes sortes d'erreurs, et une faible femme comme vous, ma fille, ne peut faire la part de la vérité et du mensonge, qui se trouvent mélangés dans ce volume funeste. Vous êtes très jeune, et vous ne savez pas encore tout ce que les Pères de l'Église peuvent vous enseigner; soyez donc soumise et humble pour recevoir leur doctrine.

Il s'arrêta, sûr d'avoir produit de l'impression sur la jeune femme. Il s'était préparé à entendre des supplications, ou des paroles irritées, mais il ne s'attendait guère à la réponse de Margery.

— Je ne sais que trop, révérend père, dit-elle très posément, combien je suis jeune et faible et ignorante. Mais je suis certaine que Christ ne peut tromper ses faibles enfants, et si je suis capable de comprendre quelque chose, ce sont Ses paroles. N'a-t-il pas dit: «Si quelqu'un veut faire Sa volonté, il connaîtra de la doctrine, si elle est de Dieu» (Jean 7:17)? et encore: «Sondez les Écritures» (Jean 5:39). Je vous prie de me dire, mon père, à qui Il a dit cela? Aux Pères de l'Église? Non, en vérité. Il l'a dit à des Juifs. Et il dit encore: «Celui qui me rejette et qui ne reçoit pas mes paroles a qui le juge; la parole que j'ai dite, celle-là le jugera au dernier jour» (Jean 12:48). Mon père, comment connaîtrai-je la parole qui doit me juger, si je ne la lis pas? Il me semble qu'en négligeant Sa Parole, nous la méprisons. Vous dites que ce livre contient des hérésies et de mauvaises doctrines. Christ, le Fils de Dieu, peut-il enseigner ce qui est faux? Dieu fait-Il le mal? Dieu trompera-t-Il ceux qui ont soif de vérité? N'en sait-Il pas plus long que les Pères de l'Église? En vérité, mon père, je sais que vous n'avez pas réalisé ce que vous venez de me dire. Il est «le chemin, la vérité et la vie; nul ne vient au Père que par Lui» (Jean 14: 6).

Pour une fois, l'abbé Bilson resta sans réplique. Il regarda Lord Marnell.

— Voyez, mon père, dit lord Marnell avec irritation, combien les enseignements de ce livre ont déjà poussé des racines profondes. N'est-ce point un péché, Madame, de vouloir en remontrer à un prêtre qui veut vous instruire? N'en avez-vous pas honte?

— Non, cher seigneur, je n'en suis point honteuse, car le révérend père ne m'enseigne que les paroles des hommes, et dans mon livre j'ai trouvé les paroles de Christ, et lorsque Christ et les hommes sont opposés, il est aisé de savoir qui remportera la victoire.

Le prêtre contemplait Margery, sans mot dire. Le visage de la jeune femme, si calme et pâle à l'ordinaire, s'était comme éclairé pendant qu'elle parlait, d'une lumière surnaturelle, qu'il ne pouvait comprendre. Si elle avait imploré son pardon, il l'aurait réconfortée; si elle s'était répandue en plaintes et en lamentations, il aurait pu la calmer; si elle s'était emportée, il lui aurait imposé silence; mais il était complètement démonté par sa conduite si digne, si calme et si ferme à la fois. Il ne voyait que son extérieur si frêle, et ne pouvait comprendre la grande force qui était en elle.

— Lord Marnell, dit-il, j'ai à vous parler. Madame, veuillez vous retirer.

Margery s'inclina et quitta la chambre, non sans avoir pris son livre avec elle.

— Je suis fort embarrassé, dit Bilson, lorsqu'elle eut disparu. Je ne sais que penser; jamais je n'ai rien vu de pareil et mon expérience est en défaut. Il me semble qu'il faut la traiter d'abord avec douceur, et si elle ne cède pas, *alors...* Il ne termina pas la phrase, mais Lord Marnell comprit.



## CHAPITRE 6

### Deux pèlerins se rencontrent

Par une claire nuit de lune, un piéton solitaire avançait lentement le long de Fleet Street, scrutant les façades des maisons, comme s'il cherchait quelque chose. Bien qu'il eût perdu son air de jeunesse, et que l'expression de son visage fût triste et lasse, on reconnaissait facilement en ce voyageur attardé, notre ami Richard Pynson. D'une fenêtre entrouverte, juste au-dessus de l'endroit où il était arrivé, s'échappait un chant doux et vague, qui lui était familier.

*Urbs caelestis, urbs beata,*

*Super petram collocata...*

Il le connaissait bien, cet Hymne du Pèlerin, que tous ceux qui se rendaient en Terre Sainte, chantaient au cours de leur long voyage<sup>1</sup>.

La voix, bien qu'assourdie, était si claire, que les paroles, portées par la brise de nuit, parvenaient distinctement aux oreilles de Richard. Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était la voix de Margery! Cette voix chérie, ne l'aurait-il pas reconnue entre mille? Sans hésiter, il souleva le lourd marteau de fer.

Qui va là? demanda le vieux portier, encore mal éveillé.

— Un ami, un messager de Dame Lovell, qui désire parler si possible à Lady Marnell.

Lorsque le portier entendit le nom de Lovell, il ouvrit hospitalièrement la porte de chêne et pria messire Pynson de vouloir bien le suivre jusque dans la grande salle de réception, aux riches boiseries. Puis, il appela doucement à la porte de la chambre voisine:

---

1. Le lecteur, quoique peu familier avec la poésie du Moyen âge, reconnaîtra ici l'hymne de Bernard de Clairvaux, dont nous avons cherché, bien maladroitement du reste, à rendre la première strophe en français:

«Cité sainte, ô Ville heureuse, fondée en Christ et sûre en Lui! En mon long pèlerinage, du désert aride, je crie vers toi. Mon âme altérée n'aura de repos, que lorsqu'elle se trouvera à l'abri de tes portes. Ah! tes portes de perles! Bienheureux ceux qui les franchiront!»

— Demoiselle Alice!

Un bruit léger, et Richard entendit la voix d'Alice Jordan, qui disait: Chut, Christophe; l'enfant vient seulement de s'endormir; ne le réveillez pas. Qu'y a-t-il?

— C'est un messenger, qui arrive de Lovell, et qui désire parler à notre Dame.

À ces nouvelles, Alice entra précipitamment dans le hall.

— Ah! Messire Pynson! est-ce bien vous? Notre noble maîtresse sera heureuse de vous voir, mais vous arrivez en un jour bien triste!

— Lady Marnell est-elle en bonne santé?

— Hélas! elle n'est guère mieux que son fils, car elle a eu de cruels soucis dernièrement. Le bruit court qu'on va lancer contre elle une accusation d'hérésie, et Lord Marnell est très irrité. Que Dieu lui vienne en aide, et la conserve! Vous verrez vous-même combien elle a l'air malade; je vais lui dire que vous êtes là.

Au bout de quelques instants, la porte se rouvrit et Lady Marnell entra.

Était-ce bien là Margery Lovell? Cette démarche chancelante, ce visage pâle, amaigri, ces yeux cernés qui disaient de longues veilles et des larmes amères, rien de tout cela ne rappelait la jeune fille de jadis. Mais son sourire était toujours le même, et son geste toujours aussi accueillant lorsqu'elle s'avança vers Richard, les deux mains tendues.

«Ami si cher, dit-elle, combien je suis heureuse de vous revoir. Arrivez-vous tout droit de Lovell? Mon père et ma mère sont-ils en bonne santé? Et Dame Catherine, et Cilette, et les servantes? Et mon vieux lévrier Beaudesert, et Lyard sur le dos duquel nous avons fait tant de promenades? Et tous mes amis, Sire Ralph Marston, Sire Carew?»

— Vous demandez trop de questions à la fois, noble Dame, répondit Richard avec un triste sourire. Oui, Dame Lovell est en bonne santé et vous envoie son salut et sa bénédiction.

— Mais mon père? Oh! Messire Pynson, mon père!

Elle s'assit et, cachant son visage entre ses mains, éclata en sanglots, car bien que Richard n'eût pas répondu à sa question, elle avait lu la triste nouvelle sur sa figure. Sire Godefroy Lovell était mort. Il n'avait été malade que trois jours et Sire Carew qui était savant en médecine, avait déclaré que sa fille ne pourrait pas arriver à temps pour le revoir en vie. Dame Lovell était très affectée par la mort de son époux, mais trouvait quelque consolation entre le Père André et Richard qu'elle traitait comme un fils depuis le départ de Margery. Le jeune homme aurait désiré, par quelque acte de bravoure, gagner ses éperons de chevalier, mais il ne voulait pas quitter Dame Lovell dans son deuil.

— À tout autre moment, dit Margery, j'aurais demandé cette faveur pour vous à Lord Marnell; il vous aurait armé chevalier mais je ne peux lui faire cette requête tant qu'il est irrité contre moi.

Elle s'informa encore de tous ses vieux amis, et ajouta tristement: — Vous ne m'oubliez donc pas? je vous manque un peu?

— Vous ne saurez jamais combien, répondit Richard à voix basse.

Un silence tomba; une sorte de contrainte semblait exister entre eux. Pynson prit brusquement son parti et demanda:

— Quelles nouvelles dois-je rapporter de vous à la maison, Madame? Dame Lovell m'a chargé de m'enquérir de votre santé et de celle de l'enfant. Je suis chagrin d'apprendre qu'il ne se porte pas bien et quant à vous...

Il eut de nouveau son sourire triste.

— Je me porte bien, Messire Pynson, très bien même, répondit vivement Margery. Je ne puis aller où Christ ne serait pas et là où Il se trouve, je ne puis qu'être heureuse. Quant à l'enfant, voyez par vous-même:

Elle le conduisit sans bruit dans la chambre voisine. Le petit Godefroy dormait dans les bras d'Alice. Sa respiration était embarrassée et son visage enfiévré. Richard le regarda sans rien dire pendant quelques instants, puis il se détourna et suivit Margery dans la grande salle. Il refusa les rafraîchissements qu'elle lui offrait.

— J'ai soupé, dit-il, et dès l'aube je dois me remettre en route.

Margery écrivit une courte lettre à Dame Lovell et la confia à Richard, puis elle s'assit près de la table et, d'un geste lassé, appuya sa tête sur sa main.

— Je vous en prie, bonne dame, dit Richard en cherchant par un grand effort à briser la contrainte qui régnait entre eux, que signifie ce bruit d'hérésie qui s'élève contre vous?

Margery releva la tête; ses yeux brillaient d'une ardeur soudaine.

— Vous souvenez-vous Richard, du livre de Sire Carew? et vous souvenez-vous aussi du sermon de Maître Sastre?

— Je n'ai rien oublié.

— *Cela* est la cause de tout ce qui m'arrive. Parce que j'ai lu les paroles de Christ et les aime, parce que j'essaie d'y conformer ma vie suivant mes faibles forces, on va me poursuivre comme hérétique. Et ils iront jusqu'au bout.

— «*Jusqu'au bout*», répéta Richard en tremblant, car il devenait ce que cela voulait dire; l'idée que Margery serait jetée en prison pour longtemps peut-être, lui était insupportable; et ne rien pouvoir faire pour la sauver était une amertume de plus.

— Oui, jusqu'au bout, dit-elle, tout son visage transfiguré. Avez-vous oublié que Maître Sastre nous avait demandé si nous suivrions l'Agneau le long d'un chemin difficile? Est-il difficile de Le suivre malgré quelques pierres sur notre route? Non, mon ami, je suis prête à Le suivre où qu'Il me conduise!

Richard la regardait en silence. Il avait toujours trouvé qu'elle était un ange sur la terre, et il en était plus convaincu que jamais.

— Vous connaissez ces choses, Messire, n'est-il pas vrai, continua Margery; vous connaissez l'amour de Christ?

— J'essaie de le connaître, répondit Pynson d'une voix mal assurée. J'ai lu le livre de Messire Carew, lorsque j'ai vu que vous l'estimiez si haut. Bien souvent nous l'avons étudié ensemble, Carew et moi, lorsque j'allais faire une course dans son voisinage, et il m'a enseigné bien des choses. Mais je ne suis pas

aussi avancé que vous l'êtes, damoiselle Margery, dit-il, employant le nom familier de jadis, je ne connais pas Christ comme vous semblez Le connaître.

— Alors ne relâchez pas votre étreinte jusqu'à ce que vous l'ayez saisi. Ah! qu'importe quand et comment viendra la fin, puisque «ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, Il les aimait jusqu'à la fin» (Jean 13: 1). Mon ami, vous ne perdez rien si vous possédez l'amour de Christ. S'il vient à vous et vous demande comme à Pierre: «M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» que votre réponse soit: «Oui Seigneur, tu sais que je t'aime!» (Jean 21:15). Ah! puissiez-vous tout donner pour Christ. «Celui qui affectionne sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie dans ce monde-ci la conservera pour la vie éternelle» (Jean 12:25). Personne ne perd en échangeant cette vie terrestre contre la vie éternelle. Il ne sera jamais dit qu'on en perde quelque chose en s'attachant à Christ.

Richard Pynson dit d'une voix tremblante:

— Devons-nous donc tout donner à Christ?

— Y a-t-il quelque chose que vous ne puissiez Lui sacrifier? quelque chose que vous aimiez plus que Christ? Comment alors ne vous le reprendrait-il pas? Croyez-moi, ou bien il faudra que votre cœur abandonne cette idole de son plein gré ou bien il faudra que Christ l'arrache de votre cœur déchiré et brisé. Et que de tristesses pour celui qui n'a pas de place pour Christ dans son cœur.

Richard se pencha vers Margery, lui prit la main et murmura à voix basse:

— Il n'y avait qu'une chose, et Il me l'a reprise. Margery je vous aimais, j'aurais donné le monde entier pour vous. Et vous trouverez que c'est un pauvre renoncement quand le cœur ne peut accepter le sacrifice.

Elle détourna la tête, sans répondre, mais il sentit sa main glacée dans la sienne. Il se leva, et elle l'accompagna jusqu'à la porte. Là, sur le seuil, elle lui dit:

— Richard, Dieu nous a séparés, et tout ce que Dieu fait est bien fait. C'était nécessaire sans doute. Et si nous nous retrou-

vons sur le seuil de la Cité bienheureuse, je suis bien certaine qu'il nous sera indifférent alors de ne pas avoir fait toute la route ensemble ici-bas!

Richard baisa la main qu'il tenait dans les siennes, et lady Marnell se détourna et rentra sans bruit dans la chambre du petit malade.

Pynson resta un moment immobile à la place où elle l'avait quitté.

— Dieux veuille que nous nous retrouvions, Margery, dit-il à demi-voix; et il quitta Marnell House.

C'est ainsi que se séparèrent Richard Pynson et Margery Lovell. Ils ne devaient plus jamais échanger une parole avant de se revoir dans la cité céleste.



## CHAPITRE 7

### Ce qui est pire que la mort

Le petit Godefroy se remettait lentement de la maladie qui l'avait mis aux portes du tombeau, et sa santé n'était pas encore complètement rétablie, lorsque Margery reçut l'ordre de se préparer à une nouvelle confrontation avec l'abbé Bilson. Elle s'attendait à ce que cette entrevue fût plus orageuse que la première. L'abbé Bilson avait eu le temps de réfléchir et cette fois il n'était pas seul. L'archevêque Arundel l'accompagnait. Ce prélat était un homme violent, persécuteur acharné de tous ceux qu'il soupçonnait partager les doctrines de Wyclif; aussi, lorsqu'en entrant dans la grande salle lady Marnell l'aperçut, elle fut remplie des plus tristes pressentiments. Elle s'agenouilla et demanda leur bénédiction aux deux prêtres, selon la coutume du temps qui voulait qu'on saluât ainsi les ecclésiastiques. Bilson étendit la main et dit: «Que Dieu te bénisse et te conduise dans la vérité!» «Amen», répondit Margery. Arundel réserva sa bénédiction pour plus tard.

— Asseyez-vous ma fille! dit l'abbé... Margery obéit. Notre Sainte Église a été grandement troublée par vos mauvaises actions. Elle demande que vous lui remettiez immédiatement le livre hérétique et pernicieux qui vous a égarée. Elle exige que vous abjuriez votre hérésie, après quoi, vous recevrez l'absolution et la bénédiction apostolique.

— J'ignore, mon père, ce que vous appelez hérésie. En quoi ai-je péché?

— En lisant ce livre, et en négligeant la confession. De plus, je sais que vous suivez les enseignements de John Wyclif, qui est un ennemi de l'Église.

— Je vous demande pardon, révérends pères. Je ne suis les enseignements d'aucun homme. Je suis les paroles de Christ telles qu'elles sont écrites, et je ne m'inquiète ni de Maître Wyclif ni de nul autre. Je ne connais aucun Lollard, et je ne me suis pas ralliée à eux.

L'archevêque et l'abbé se tournèrent vers Lord Marnell, comme pour lui demander si sa femme disait la vérité.

— C'est bien exact, mon père, dit-il. J'ignore la manière de vivre de ma femme avant notre mariage, mais depuis lors, je sais avec certitude qu'elle n'a jamais rencontré aucun de ces misérables Lollards.

— N'acceptez-vous pas la doctrine de Wyclif, ma fille? demanda Bilson.

— Je n'en sais rien, mon père, car, en vérité, j'ignore en quoi elle consiste. J'accepte ce que j'ai trouvé dans ce livre; et je sais que si je m'en tiens aux paroles de Christ je ne puis m'égarer de la vérité.

— Les paroles de ce livre ne sont pas celles de Christ, intervint l'archevêque. Ce misérable Wyclif, enseigné par Satan, a traduit le saint texte latin en hérésies écrites en anglais.

— Je vous prierai alors, mon père, de me donner ce livre en latin. Je sais un peu cette langue, et je pourrais apprendre encore à la mieux connaître.

Ceci n'entraîna pas du tout dans les intentions d'Arundel et excita sa colère.

— Je ne vous donnerai pas le texte latin, cria-t-il avec fureur, et je vous défends de lire ou d'apprendre cette langue, car je sais bien que vous n'emploieriez votre savoir que dans un but funeste.

— Comment pouvez-vous interpréter justement ce que vous lisez, ma fille? demanda l'abbé avec une feinte douceur.

— Je sais bien que je ne saurais le faire, répondit humblement Margery si je n'avais lu la promesse de Jésus-Christ qu'Il enverrait aux siens «l'Esprit de vérité, qui les conduirait dans toute la vérité» (Jean 16:13) et ainsi avec Son secours j'espère pouvoir comprendre Ses paroles.

— Ma fille, cette promesse a été faite aux saints apôtres.

— Non, mon père, elle a été faite à de pauvres pécheurs, sinon comment Pierre aurait-il renié son Maître, et comment les autres

se seraient-ils enfuis, abandonnant le Seigneur, lorsqu'on se fut saisi de Lui? Je sais que mon cœur est mauvais comme les leurs, mais la promesse a été donnée pour moi aussi.

— Remettez votre livre aux révérends pères, Madge! dit Lord Marnell qui semblait pressé d'en finir et de détourner l'orage qu'il avait soulevé, vous aurez alors l'absolution et tout sera terminé.

Je vous remettrai mon livre, seigneur, pour vous complaire à cause de l'obéissance que je vous dois, car je sais que les femmes doivent être soumises à leurs maris. D'ailleurs j'en sais le contenu par cœur. Mais la vérité que ce livre m'a enseigné ni vous ni personne n'a le pouvoir de me la ravir, car elle est de Dieu et non pas des hommes!

Elle prit le livre, le baisa et le tendit à son mari.

— Vous avez bien agi, Madge, dit celui-ci plus amicalement, comme il remettait le volume à l'archevêque.

Arundel, avec une malédiction contre toutes les hérésies, saisit le livre avec un pan de sa robe, comme s'il était vraiment souillé et le jeta dans la cheminée. Il y brûlait un grand feu et en un instant le précieux trésor de Margery fut consumé. Elle regardait les flammes avec des yeux pleins de larmes.

— Brûle, pauvre livre, dit-elle, ta fumée montant au ciel témoignera que lire la Parole du Seigneur et l'aimer est tenu pour un péché par ceux qui devraient être les ministres de Dieu.

— Ne voulez-vous pas écouter la vérité? cria Arundel avec rage.

— Je l'ai entendue, mon père, et elle sera avec moi jusqu'à mon dernier jour. Mais je suis certaine que si votre enseignement était selon cette vérité vous n'auriez pas jeté au feu la Parole de Christ, qui a le pouvoir, si vous ne vous repentez pas, de vous consumer vous aussi.

— Ne vous ai-je pas dit que ce livre mauvais que je viens de détruire n'était pas de Christ, mais bien plutôt l'œuvre du diable?

— Oui, certes; et les Juifs parlaient de même: «Ne disons-nous pas bien que tu es un Samaritain et que tu as un démon?»

Mais ils n'étaient pas plus près de la vérité pour cela. Et que leur répond Jésus? «Moi je n'ai point un démon mais j'honore mon Père, et vous, vous jetez du déshonneur sur moi» (Jean 8:48-49.)

— Ma fille, intervint alors l'abbé Bilson, avec plus de suavité encore qu'à l'ordinaire, je ne peux croire que vous persistiez dans votre erreur. Cependant s'il en était ainsi, nous avons des armes, que nous regretterions d'employer. Vous savez sans doute que si vous vous obstinez, vous aurez à comparaître devant le Conseil du Roi?

— Je suis prête!

— Vous savez aussi, continua Bilson avec douceur, que vous pouvez être condamnée à un emprisonnement sévère, pour telle durée qu'il plaira au Conseil de prononcer?

— Je suis prête, répéta Margery.

— Et de plus, ajouta l'abbé, de sa voix la plus mielleuse, vous savez que nous ne pourrions vous autoriser à diriger l'éducation de votre fils, qui doit être élevé dans la vraie foi?

Les deux prêtres étaient arrivés à leurs fins. Les paroles de Bilson produisirent un effet que toute la rage d'Arundel n'avait pas pu obtenir. Un cri, où se mêlaient la terreur, l'angoisse, le désespoir s'échappa des lèvres de Margery.

— Vous ne serez pas, — non, vous ne pouvez être aussi cruels! sanglota-t-elle. Prenez tout ce que je possède au monde, ma liberté même, mais laissez-moi mon enfant!

— Vous voyez ce que vous vous êtes attiré par votre conduite; dit l'archevêque. Comment pourrions-nous supporter, nous qui sommes les défenseurs de la foi, que l'esprit d'un enfant fût empoisonné par des doctrines hérétiques?

— Dieu sépare-t-Il un enfant de sa mère? gémit lady Marnell; ce ne peut être Sa volonté. Oh! mon bien-aimé, mon cher trésor!

Lord Marnell eut pitié de sa femme. Son désespoir remua dans ce cœur endurci ce qui s'y trouvait encore de meilleur, de plus tendre.

— Madge, fit-il amicalement, j’aurai soin que l’enfant ne vous soit pas enlevé... si vous reconnaissez votre erreur, et demandez humblement l’absolution à ces révérends pères.

— Je comprends, seigneur, répondit-elle; vous me rendrez mon bien-aimé fils, si je renie la vérité de Christ. Cela est impossible, je ne le puis pas.

— Vous persistez à nommer votre hérésie «la vérité de Christ?» rugit l’archevêque hors de lui. Eh bien! choisissez et promptement, entre «la vérité de Christ» et votre enfant!

Elle frissonna de la tête aux pieds, comme secouée par la fièvre, et ses sanglots l’étouffaient. A la voir ainsi un cœur de pierre se serait fondu; son mari la plaignait, mais ne pouvait rien faire; Arundel était emporté par sa passion et sa haine et Bilson n’avait pas de cœur. Mais la réponse de la jeune femme fut ferme et sans hésitation.

— Je choisis Christ!

L’archevêque se levant lui ordonna de s’agenouiller, et avec toute la solennité et la majesté terrifiante que Rome sait si bien employer pour ses menaces et ses châtements, il la cita à comparaître devant le Conseil le 17 septembre suivant. En attendant, elle devait être reléguée dans une des prisons du royaume, et cela le jour même. Lord Marnell chercha à s’interposer, et à faire revenir le prélat sur sa décision. Il avait bien prévu que sa femme comparaitrait devant le tribunal, et serait probablement condamnée à être emprisonnée quelque temps, mais il n’avait pas compté sur la prison préventive. Arundel refusa durement de rien changer à sa décision.

Margery s’adressa alors à ses bourreaux:

— Seigneur mon époux, et vous, révérends pères, accordez-moi une dernière prière. Permettez que j’embrasse encore une fois mon enfant!

L’archevêque ne semblait pas disposé à céder, mais Lord Marnell déclara avec autorité que sa femme ferait ses adieux à leur fils, et Margery fut autorisée à se retirer. Elle monta comme en rêve l’escalier tournant, et trouva le petit Godefroy riant aux éclats avec Alice. La pauvre mère resta un instant sur le seuil de

la porte, regardant cette tête blonde, ce cher visage aimé, et se répétant: «Pour la dernière fois». La servante l'aperçut soudain et fut terrifiée de l'expression de son visage.

— Qu'avez-vous, noble dame, que vous est-il arrivé? On pourrait croire que vous avez entendu votre sentence de mort!

Margery passa sa main sur son front d'un air égaré.

— En vérité, Alice, j'ai vu tout ce qu'il y a d'amertume dans la mort. Après ceci, mourir doit être une joie. Mais cela est encore à venir.



**Je choisis Christ!**

Elle s'assit, prit l'enfant sur ses genoux, et durant quelques minutes resta silencieuse. Puis elle dit — et sa voix un peu tremblante était aussi calme que d'habitude:

— Godefroy, m'aimez-vous?

— Oui, mère, je vous aime beaucoup.

— Pauvre enfant, que ferez-vous sans moi?

— Mère, où allez-vous?

— Il me faut partir, mon fils. Écoutez-moi attentivement afin de ne rien oublier. Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit de Jésus-Christ?

— Oui certes.

— C'est bien, mon chéri. Et aimez-vous Jésus qui est mort pour nous?

— Oui, mère, je L'aime et je vous aime aussi.

La naïve réponse de l'enfant faillit faire perdre à Margery le calme qu'elle s'efforçait de conserver.

— Souvenez-vous toujours, mon enfant bien-aimé, que Jésus seul peut nous sauver. Vous ne pouvez vous sauver vous-même. Priez-Le de tout votre cœur pour qu'Il vous sauve, et aimez-Le toute votre vie, jusqu'à *la fin*. Alice, ma fille, si on vous laisse auprès de lui, aidez-lui à se souvenir!

— Noble dame, je ferai tout ce que vous voudrez, répondit Alice tout en pleurs. Elle ne savait ce qui se passait mais comprenait que l'heure était grave.

— Et maintenant, mon fils, embrassez-moi; donnez-moi encore un baiser — le dernier. Quand nous nous reverrons ce sera dans la Cité bienheureuse. Adieu, mon bien-aimé. Que Dieu vous ait en Sa sainte garde! Que Dieu Lui-même vous enseigne ce que je ne puis vous dire. Qu'Il vous pardonne vos péchés, et vous aide et vous conduise dans cette demeure bénie où je vous reverrai, et où le péché, les larmes et la séparation ne sont plus!

Comme la servante emmenait le petit garçon, celui-ci se retourna et dit à sa mère: Que Dieu soit avec vous<sup>1</sup>.

— Plus jamais! plus jamais! murmura Margery à demi-voix. Ce qu'il y a de pire dans la mort est passé. Il ne me reste plus que Christ!

---

1. C'était alors la salutation habituelle lorsqu'on se séparait.

## CHAPITRE 8

**Une sombre demeure**

Lady Marnell fut transportée le soir même dans la prison qu'elle devait occuper à la Tour de Londres. Lorsque la porte de son cachot fut refermée sur elle, elle parcourut des yeux le logis où elle devait vivre désormais.

C'était une petite cellule carrée aux murs blanchis à la chaux et faiblement éclairée par une étroite fenêtre garnie de barreaux de fer. D'ameublement point; il fallut apporter de Marnell House les quelques objets autorisés par le règlement: une paillasse avec une couverture, un escabeau et un crucifix; c'était tout. La prisonnière devait rester là jusqu'en septembre. Les jours s'écoulaient avec une monotonie désespérante. Lord Marnell venait quelquefois voir sa femme, mais ses visites étaient rares et personne d'autre n'entrait dans la prison. Par son geôlier qui lui témoignait une certaine bienveillance, Margery apprit les graves événements qui se passaient en Angleterre. Mylord de Hereford était rentré, au pays avant l'expiration de son temps d'exil et s'était emparé du roi Richard dans son château de Flint.

— Que fera-t-il? demanda Margery.

— Vraiment, je n'en sais rien, répondit le geôlier; peut-être cherchera-t-il à devenir roi lui-même. Je le désire pour le bien de Votre Grâce puisque c'est la coutume de relâcher les prisonniers au début d'un nouveau règne.

Quelque temps après, Henri de Bolingbroke justifia la prédiction du geôlier; il fit mourir Richard à Pontefract et prit possession du trône. Le malheureux roi au cœur trop tendre et trop confiant n'avait que trente-trois ans. La petite reine, veuve à l'âge de onze ans, fut renvoyée en France, mais sa merveilleuse collection de bijoux resta entre les mains d'Henri.

Ce changement de monarchie n'amena cependant aucune amélioration dans la situation de Margery; au contraire, l'abbé Bilson étant un ami personnel du nouveau roi, les persécutions contre les Lollards devaient sévir plus violentes que jamais sous son règne.

Le 16 septembre 1400, Lord Marnell quittant la prison de sa femme, rencontra l'abbé Bilson qui y entra.

— Êtes-vous arrivé, monseigneur, à convaincre Lady Marnell de ses erreurs? demanda le prêtre.

— Je ne l'ai pas même essayé! répondit Lord Marnell sèchement. Adieu, Madge, je vous reverrai bientôt.

— Adieu, monseigneur, dit Margery qui, pour la première fois de sa vie, regrettait de voir s'éloigner son mari. A dire vrai, depuis quelque temps Lord Marnell était si irrité contre ses directeurs spirituels qu'il craignait de les rencontrer.

— Vous avez eu le temps, ma fille, dit l'abbé lorsqu'il fut seul avec Margery, de vous repentir de vos fautes avec prières et dans la pénitence. Reconnaissez-vous maintenant que vous avez gravement péché?

— Non, mon père.

— Vraiment? Je regrette de vous entendre. Ne craignez-vous pas la réprobation de l'Église?

— Je ne la crains pas, et Christ Lui-même a dit: «Ils vous excluront des synagogues, même l'heure vient que quiconque vous tuera pensera rendre service à Dieu» (Jean 16:2).

— Finirez-vous vos éternelles citations! s'écria l'abbé, fort en colère.

Mais Margery ne répondit que par un autre verset de l'Évangile: «Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu; c'est pourquoi vous, vous n'entendez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu» (Jean 8:47).

— Soyez maudite par l'Église, misérable hérétique, cria Bilson fou de rage et, perdant tout contrôle sur lui-même, il la frappa au visage.

— Prenez garde, répondit-elle, de ne pas attirer sur vous-même la malédiction de Christ qui est le Chef et le Seigneur de l'Église, car Il ne supporte pas volontiers qu'une de ses brebis soit maltraitée.

— Tais-toi, sorcière, répliqua l'abbé.

— Je ne suis pas une sorcière, répondit calmement Margery. Je vous cite seulement les paroles de Christ et vous ne voulez pas les entendre. Mais il est écrit: «Il a aveuglé leurs yeux et il a endurci leur cœur, afin qu'ils ne voient pas des yeux et qu'ils n'entendent pas du cœur, afin qu'ils ne soient pas convertis, et que je ne les guérisse pas» (Jean 12:40).

L'abbé ne put en supporter davantage. Il frappa la jeune femme si violemment qu'elle tomba sans connaissance sur les dalles de sa cellule. Ayant par ces moyens primitifs mis fin aux «éternelles citations» de Margery, il ouvrit la porte à l'aide d'une clef qu'il portait sur lui et disparut prestement.

Lorsque Lord Marnell revint le même soir voir sa femme, il la trouva gisant évanouie.

Le geôlier, qui était pitoyable envers sa prisonnière, alla chercher un médecin nommé Simon qui constata qu'elle s'était grièvement blessée à la tête en tombant.

— Quand Lady Marnell doit-elle comparaître devant le Conseil? demanda-t-il.

— Demain.

— Demain? C'est impossible. Elle n'est pas en état de soutenir les fatigues d'un interrogatoire.

— Dites-le vous-même à ses juges, dit Lord Marnell, car ils ne me croiraient pas.

Maître Simon se rendit sans tarder auprès du Conseil, que présidait Arundel. Ce dernier ne voulait pas croire à la maladie de sa victime et allait passer outre, malgré les dires du médecin, lorsque, à la surprise de tous les assistants, Bilson se leva et proposa d'ajourner l'interrogatoire; ses collègues étonnés se rangèrent à son avis. Nous verrons plus tard quelles étaient les raisons de cet homme cruel, pour appuyer Maître Simon dans cette circonstance. La séance fut remise au mois de février suivant.

Mais Margery était tombée gravement malade. Maître Simon, qui n'avait pas le cœur dur, obtint des adoucissements au régime de la prisonnière; un lit, du linge, quelques douceurs furent apportés de Marnell House dans le cachot, et surtout — grâce plus

grande — on permit à Alice Jordan de venir soigner sa maîtresse, qui pendant de longs mois eut à peine conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Une nuit d'hiver, sombre et glacée, alors qu'un lumignon fumeux éclairait seul l'étroite cellule; Margery murmura soudain: Qui est là?

— C'est moi, chère maîtresse, — Alice Jordan!

— Alice Jordan! Où suis-je? Était-ce un rêve affreux? Sommes-nous à Lovell?

La voix d'Alice trembla en répondant:

— Non.

— Où donc alors? Ah! je me souviens. C'est la Tour de Londres, et la fin est proche

— Non, non, noble dame, vous allez mieux, beaucoup mieux maintenant.

— Je ne parle pas de la mort par la maladie Alice, mais de *la fin* — du terme de mon long pèlerinage à la porte de la Sainte Cité. Le chemin a été dur et douloureux, j'en vois venir le bout avec joie. Quelque terrible que soit la fin, je pourrai la supporter maintenant. Mon âme est détachée de la terre. Je ne désire plus rien que Christ, et d'être enfin auprès de Lui. Alice, comment va mon fils? Jusqu'ici je n'ai pas eu le courage de parler de lui, mais maintenant...

— Je crois qu'il va bien, chère Dame, mais je ne l'ai pas vu depuis bien longtemps. Lord Marnell l'a envoyé auprès de Dame Lovell.

Les yeux de Margery exprimèrent toute la joie que lui causaient ces nouvelles.

— Mon seigneur est-il venu ici depuis que je suis malade?

— Il y vient tous les jours, noble maîtresse.

— Ma mère sait-elle que je suis souffrante?

— Lord Marnell le lui a sans doute fait dire par Messire Pynson, lorsque celui-ci a emmené l'enfant?

— Messire Pynson? est-il venu ici?

— Il est arrivé le jour de Saint Luc et il est reparti avec le jeune seigneur.

— Qu'a-t-il dit, Alice, lorsqu'il a appris que j'étais en prison?

— Il s'est caché la figure et a pleuré amèrement.

Margery tourna son visage contre la muraille.

— À travers l'épreuve du feu, murmura-t-elle, pour lui comme pour moi! Est-ce par ce chemin que le Père veut l'amener à Lui? Dans ce cas, Richard, je peux tout supporter.

Le 16 février arriva. Ce matin-là Lord Marnell sortait de chez lui pour se rendre chez sa femme, lorsqu'il rencontra l'abbé Bilson, souriant et affable. Il portait sous le bras un rouleau de parchemin.

— Qu'avez-vous là, mon père? demanda Lord Marnell.

— C'est l'acte d'accusation de Lady Marnell. Votre Seigneurie sait qu'elle doit comparaître demain devant le Conseil et qu'elle sera jugée.

— J'aime à croire, Révérend Père, que vous ferez tous vos efforts pour que la sentence soit aussi douce que possible.

— Seigneur, nous n'avons qu'une peine pour les hérétiques, répliqua Bilson, et un sourire féroce découvrait toutes ses dents. La loi qui les concerne a été approuvée hier par le Roi.

— Une seule peine? dit Lord Marnell avec surprise. Et quelle est-elle?

— La *Mort!*

Lord Marnell chancela, en entendant cette affreuse nouvelle.

— Vous m'avez trompé, mon père! vous m'avez trompé! cria-t-il. Lorsque je me suis adressé à vous il y a quelques mois, vous m'avez dit que les hérétiques étaient emprisonnés.

— Seigneur, je viens de vous dire que la nouvelle loi date d'hier. Jusque-là les hérétiques étaient en effet punis par la réclusion; mais maintenant...

En voyant comment il avait été la dupe du prêtre, Lord Marnell se trouvait hors de lui de fureur. Il s'emporta en malédictions et en jurons effroyables, mais l'abbé ne broncha pas.

— Seigneur, je vous adjure de ne pas blasphémer, sinon je devrai vous faire faire pénitence, dit-il tranquillement.

Par un violent effort, Lord Marnell réussit à se maîtriser et demanda quelle mort était prévue par la loi.

— La décapitation ou la mort par le feu, suivant le bon plaisir du Roi, répondit Bilson avec indifférence.

— Lady Marnell étant la femme d'un pair du royaume serait alors décapitée?

— C'est probable.

Mon père, vous emploierez tous vos efforts pour que telle soit la sentence, si le Roi ne fait pas grâce.

— Le Roi ne fait pas grâce aux hérétiques. Il est un fils trop soumis de notre Sainte Mère l'Église pour cela. Et quant à mes faibles efforts, seigneur...

— Si vous le voulez, vous le pourrez, répliqua Lord Marnell, et je vous y contraindrai bien.

Il s'éloigna rapidement.

Le prêtre le suivit un instant des yeux, et l'expression triomphante de son visage était celle d'un démon.



## CHAPITRE 9

**Le tribunal**

Le matin du 17 février, Margery quitta son cachot pour comparaître devant ses juges. Lord Marnell, qui depuis quelque temps témoignait beaucoup de bonté à sa femme, comme s'il désirait par là racheter le mal qu'il avait déchaîné, l'aida à entrer dans sa litière et chevaucha à ses côtés.

La salle du Conseil était tendue de drap rouge et les bancs réservés aux spectateurs regorgeaient de monde. Margery eut un mouvement de recul à la vue de tous ces visages étrangers, et ses joues pâles se colorèrent légèrement tandis que Lord Marnell la conduisait à sa place. Arundel, archevêque de Canterbury, occupait le siège du président; il avait l'abbé Bilson à sa gauche. Plusieurs abbés, des prieurs et des dignitaires séculiers ou ecclésiastiques composaient le reste du tribunal.

Durant huit mortelles heures, ils interrogèrent l'accusée, et, avec un courage et une intrépidité héroïques, elle répondit à toutes leurs questions. Maître Simon intervint à deux reprises pour demander un peu de repos pour sa malade et il exigea qu'on lui fit prendre une gorgée de vin pour la soutenir.

L'abbé Bilson se montra enfin sous son aspect véritable. Ce n'était plus le prêtre doux et persuasif, mais le persécuteur sans pitié. L'archevêque harcelait la prisonnière de questions et s'efforçait de la prendre en défaut.

On lui demanda, entre autres choses, si elle croyait que dans le sacrement de la Cène, le pain et le vin devinssent réellement le corps et le sang de Christ.

— Certes non, répondit Margery. Christ étant vivant ici-bas ne pouvait donner son corps à manger à Ses disciples, car il n'aurait pas été alors un corps humain. De plus si le pain avait été véritablement le corps de Christ, Il n'aurait pas mangé Sa propre chair; cela est contraire à toute raison.

— Les mystères de la foi sont au-dessus de la raison, dit Arundel.

— Cela est vrai, mon père, bien au-dessus de la raison, mais non pas contraires à cette raison.

— Croyez-vous au Purgatoire?

— L'Église enseigne qu'il existe, et je ne dis pas que cela soit faux, mais je n'en trouve aucune mention dans mon livre.

— Priez-vous la Sainte Vierge, les saints anges et les saints?

— Non; cela n'est pas dans le livre. «Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, je le ferai,» dit Christ, mais il n'est jamais dit: Ce que vous demanderez à Saint Michel ou à Sainte Anne.

— Estimez-vous que la confession soit une chose bonne ou mauvaise?

— Elle peut être bonne, je n'en sais rien, mais il n'en est pas parlé dans mon livre. Je vous en prie, révérends pères, si dans quelque autre partie de la Parole de Dieu, il est parlé de ces choses, faites-le moi voir et je le croirai, mais pas avant.

Vers la fin de la journée, l'archevêque et les abbés se consultèrent un moment à voix basse, puis Arundel se tourna vers la prisonnière.

— Margery Marnell, Baronne Marnell de Lymington, la Cour vous demande si vous consentez à signer cet écrit et à accepter les choses qu'il contient?

— Laissez-moi le lire, monseigneur, et je vous répondrai ensuite.

Arundel n'avait nulle envie qu'elle lut le parchemin, mais Margery refusa avec énergie de signer quoi que ce soit sans en avoir pris connaissance. À la fin, on lui fit la lecture du document. Il contenait la promesse d'abjurer les doctrines des Lollards, et d'accomplir une pénitence sévère, afin d'expier le scandale qu'elle avait causé dans l'Église. Margery refusant avec fermeté de signer, l'archevêque l'avertit qu'elle s'exposait ainsi à subir la peine capitale.

— Vous pouvez me condamner à ce que vous voulez, dit-elle, et sa voix bien que faible était encore claire et distincte. Je ne

vous crains pas. Je sais que vous avez le pouvoir de détruire mon corps, mais vous n'aurez jamais celui de toucher à mon âme. Elle est à Christ, et c'est entre Ses mains et non entre les vôtres que je remets mon corps et mon esprit.

L'archevêque lut alors la sentence du tribunal: «La Cour ayant trouvé Margery, baronne Marnell de Lymington, coupable de tous les crimes dont elle est accusée, la condamne à être brûlée vive, au lieu appelé Tower Hill, le 6 mars prochain.»

La prisonnière baissa la tête, puis se leva et calmement, sortit de la salle, escortée par son mari.

Après que Lord Marnell l'eut étendue sur son lit dans le cachot, il ne put empêcher sa rage de s'exhaler:

Ah! fit-il en serrant les poings, si je vous tenais ici, abbé Bilson...

— Vous lui pardonneriez, seigneur, dit Margery d'une voix éteinte.

— Qui? Moi? Lui pardonner? Quelle femme vous êtes, Madge! Non, en vérité, je lui romprais tous les os. Sur ma foi, Madge, ces deux coquins m'ont joué, et sont allés loin au-delà de mes intentions. J'aurai de la peine à vous tirer de là, mais je vais faire tous mes efforts pour vous sauver. Vous savez que je ne suis pas en faveur auprès du nouveau roi comme auprès de Richard II dont Dieu ait l'âme. Margery, voulez-vous me pardonner?

— De grand cœur, seigneur; je savais que vous ne vouliez pas tout ce qui est arrivé. Et je vous supplie, ne vous tourmentez pas en pensant que vous êtes la cause de ma mort, car je vous pardonne comme Christ m'a pardonné!

— Madge, je ne puis vous comprendre. D'où vient que vous êtes calme et paisible avec la mort qui vous menace?

— Christ est avec moi, et où Christ se trouve, tout est paix. «Je vous laisse la paix; je vous donne ma paix; je ne vous donne pas, moi, comme le monde donne.» (Jean 14:27) «Je vous ai dit ces choses afin qu'en moi vous ayez la paix. Vous avez de la tribulation dans le monde; mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde.» (Jean 16:33).

En quittant la prison ce soir-là. Lord Marnell se rendit à la cour. Depuis que Richard II avait été détrôné, il n'y avait pas remis les pieds; mais il voulait tout tenter pour sauver sa femme. Après maints pourparlers il fut admis en la présence du roi Henri, mais lorsque celui-ci comprit qu'on lui demandait la grâce d'une hérétique, il s'écria: Jamais je n'accorderai de pardon à un Lollard! — et il tourna le dos à Lord Marnell. Celui-ci aurait donné toute sa fortune pour détruire son œuvre des derniers dix-huit mois. Il n'avait jamais songé que l'abbé Bilson en appellerait à l'archevêque, ni que Margery résisterait aussi fermement. Il ne la connaissait que comme une jeune femme frêle et soumise et ne s'attendait pas à trouver en elle l'étoffe d'une héroïne et d'une martyre. Il s'adressa encore successivement au Prince de Galles et aux autres hauts dignitaires de la cour, les suppliant d'intercéder auprès de leur père, mais les uns avaient peur de se compromettre, les autres, animés de sentiments de haine contre les hérétiques, ne voulaient rien faire. La reine elle-même semblait terrorisée et craignait pour sa propre sécurité. Malgré tous ces échecs, Lord Marnell ne se lassait pas; il représenta encore au roi que Margery était jeune et inexpérimentée, que lors de son arrestation la peine capitale n'était pas encore en vigueur contre les Lollards: tout fut inutile, Henri demeura inexorable et Bilson qui le travaillait en secret n'était pas étranger à tant de rigueur.

Le 26 février, Alice Jordan avait été à Marnell House et lorsqu'elle revint à la prison, Margery vit tout de suite que quelque chose l'avait bouleversée et lui demanda ce qui se passait.

— Vous souvenez-vous, noble Dame, du jour où vous êtes allée à Bostock avec messire Pynson pour entendre un sermon?

— Comment l'oublierais-je?

— Ce fut maître Sastre qui prêcha, n'est-il pas vrai?

— Oui, sans doute, pourquoi ces questions?

— Noble Dame, il a été brûlé vif ce matin!

— Maître Sastre! Qui te l'a dit?

— Christophe me l'a raconté; et cet homme de malheur, l'abbé Bilson — car bien qu'il soit prêtre, c'est un mauvais homme

— assistait au supplice et pressait maître Sastre de confesser ses erreurs. Mais Maître Sastre est resté ferme jusqu'à la fin.

Margery détourna la tête. La figure vénérable de Sastre, alors qu'il se penchait vers l'assistance à Bostock, était vivante devant elle.

— Cher vieux maître! murmura-t-elle. Vous n'aurez pas à chercher longtemps parmi la multitude céleste pour y trouver un des visages tournés vers vous dans la chapelle de Bostock!



## CHAPITRE 10

### «Voici un char de feu et des chevaux de feu...»

Le soir du 1er mars, comme Lord Marnell était assis avec Margery dans la cellule de celle-ci, elle lui demanda timidement s'il voulait lui accorder une faveur; elle désirait vivement écrire une dernière lettre à sa mère et les matériaux lui manquaient; pourrait-il les lui procurer? Lord Marnell répondit aussitôt qu'il ferait tout son possible pour la satisfaire...

Le lendemain, lorsqu'Alice revint de Marnell House où elle était allée chercher du linge pour sa maîtresse, elle rapportait aussi avec elle une miche de pain. À cette vue le geôlier fronça les sourcils, mais Alice lui représenta que Lady Marnell n'aimait pas la nourriture de la prison et qu'il serait cruel de lui refuser un morceau de pain de la maison, alors qu'il ne lui restait que quelques jours à vivre. Le geôlier hocha la tête, mais la laissa passer. Une fois en sûreté dans la cellule, Alice brisa la miche et en sortit un petit encrier, une plume et plusieurs feuilles de papier finement roulées. Les yeux de Margery brillèrent à cette vue, et elle écrivit sa lettre en cachette la nuit suivante. Mais comment la faire sortir de la prison sans danger? Alice résolut cette nouvelle difficulté en proposant de coudre la lettre dans un des oreillers qui devaient être rapportés à Marnell House après l'exécution.

Le dernier jour de Lady Marnell s'écoula lentement et comme le soir arrivait, la clef du geôlier grinça dans la serrure. Margery leva les yeux s'attendant à voir son mari, mais ce fut l'abbé Bilson qui entra. Le mielleux prêtre s'avança la tête baissée et les mains jointes sans répondre à la salutation de Lady Marnell; puis il s'assit sur une chaise et pendant quelques minutes considéra Margery en silence.

— Pour quelle raison êtes-vous venu, mon père?

— Pour te regarder, enfant du démon! telle fut la réponse polie de l'abbé. Mais à ce moment on entendit à la porte la voix irritée de Lord Marnell.

— Si tu désires voir un enfant du démon, tu n'as nul besoin de regarder plus loin que ton miroir!

L'abbé s'était levé.

— Il ne convient pas à de pauvres et humbles serviteurs de Dieu de s'accorder un objet de vanité tel que le miroir, dit-il en tirant son rosaire et en commençant à l'égrener dévotement.

— Serviteurs de Dieu! répéta Lord Marnell, trop irrité pour être prudent. Crois-tu être un serviteur de Dieu? Si Dieu n'en a pas de meilleurs que toi, Il est réellement bien mal servi!

L'abbé jeta un regard oblique à Lord Marnell, mais ne répondit rien et continua à murmurer ses prières plus dévotement que jamais.

— N'as-tu pas d'autre endroit pour y marmotter tes prières? s'écria le baron impatienté!

L'abbé se dirigea sans mot dire vers la porte; mais arrivé là il se retourna et étendant le bras vers Margery et son mari, il murmura quelques mots inintelligibles.

— Sors d'ici avec tes malédictions s'exclama Lord Marnell hors de lui.

Mais l'abbé avait déjà disparu sans qu'on sût comment; il semblait s'être évanoui dans la nuit de quelque mystérieuse manière.

— Enfin nous en voilà débarrassés, dit Lord Marnell avec un soupir de soulagement. — Holà, geôlier! ferme la porte, je te prie, et laisse-nous seuls un moment.

Le geôlier obéit et Lord Marnell s'asseyant auprès du lit de sa femme lui conseilla de dormir; mais elle lui répondit en souriant qu'elle ne dormirait plus dans ce monde.

— Eh bien! Madge, reprit-il, avez-vous encore quelque chose à dire; puis-je quelque chose pour vous? Croyez-moi, ce serait avec joie que je ferais n'importe quoi pour vous.

— Mon seigneur, je vous recommande mes serviteurs, et tout spécialement Alice, qui m'a servie et soignée avec dévouement. Et je désire qu'elle demeure auprès de notre fils, si elle y con-

sent. Je voudrais aussi que l'on parle de moi à notre pauvre enfant, afin qu'il ne m'oublie pas, mais par-dessus tout, qu'on lui parle du Seigneur pour lequel je vais mourir, et qui, m'ayant aimée dans ce monde, m'aime jusqu'à la fin. Dites-lui que Christ doit avoir la première place dans son cœur. J'ai confiance qu'il sera amené au Sauveur — j'ai tant prié pour lui — et Christ m'a promis que tout ce que je demanderais en son nom, Il le ferait.

— Margery, avez-vous jamais prié pour moi?

— Souvent, seigneur, bien souvent, et je le ferai encore jusqu'à mon dernier soupir.

— L'Église enseigne que les morts peuvent prier pour les vivants, dit Lord Marnell.

— L'Église l'enseigne, mais je ne l'ai pas lu dans le livre; toutefois, si c'est le cas, je prierai Dieu, là-haut, pour vous.

— Margery, il faut que je vous dise que vos paroles et toute votre conduite ces derniers temps, m'ont fait réfléchir davantage que je ne l'avais fait jusqu'ici. Ce sera une satisfaction pour vous peut-être. Vous semblez attacher peu d'importance à la perspective du feu que vous traverserez pour atteindre la gloire. Pourrais-je en faire autant?

— Ne dites pas «la gloire» seigneur, mais «Christ». Je ne voudrais pas être dans la gloire sans Christ. Je me réjouis en vérité si dans ma faiblesse j'ai pu être de quelque utilité pour votre âme. Et, croyez-moi, si vous devez un jour passer par la même épreuve, Christ vous donnera la force nécessaire pour la supporter. Est-ce grand-chose, quand on aime Christ et qu'on Le voit de l'autre côté du feu, de traverser les flammes pour Le rejoindre. O mon cher seigneur, je vous dis ces paroles du seuil de la cité céleste et vous prie de les enseigner à mon fils. Il vaut mille fois mieux ne rien posséder et avoir Christ, que de tout posséder sans Lui!

Ces mots résonnaient encore aux oreilles de Lord Marnell le lendemain matin, vers huit heures, comme il se tenait sur le poron de Marnell House, et regardait la Tour, en suivant en pensée les lugubres préparatifs qu'on y faisait. Margery avait préféré être seule pour ce moment suprême. Lord Marnell fut tiré de sa

funèbre rêverie, par quelqu'un qui prononçait son nom. Se retournant il vit deux hommes, vêtus comme des voyageurs. L'un d'eux était âgé; sa barbe et ses cheveux étaient blancs comme neige; l'autre était Richard Pynson.

— Messire Pynson! qui vous amène ici? L'enfant se porte-t-il bien?

— Il va bien, ainsi que Dame Lovell, répondit Richard d'une voix étouffée. Nous sommes venus ici pour des affaires qui concernent mon ami ici présent, et nous venons d'apprendre que Lady Marnell doit mourir aujourd'hui!

— Ce n'est que trop vrai, hélas!

— N'y a-t-il donc aucun moyen de la sauver, s'écria Richard avec désespoir, je donnerais ma vie cent fois pour elle!

— Et moi de même, répondit Lord Marnell. Non, il n'y a rien à faire. Le roi a refusé sa grâce.

— Quand sera-ce?

— À neuf heures.

— Venez, maître Carew, dit Richard à son compagnon, allons là-bas.

— Irez-vous voir son supplice?

— Je veux la voir, dit Richard, jusqu'à ce qu'elle entre dans le Paradis de Dieu.

Ce matin-là, longtemps avant neuf heures, une foule immense se pressait sur Tower Hill. Les uns, comme l'archevêque Arundel, venaient là pleins de haine, heureux de voir mourir un Lolard. D'autres avaient au contraire le cœur rempli de pitié pour la jeune femme qui allait être un des premiers martyrs de la foi nouvelle.

Mais la plupart des assistants étaient accourus là comme à un spectacle, tout naturellement; et sans s'embarrasser de questions plus profondes.

Comme la grosse cloche de la Tour sonnait neuf heures, Margery apparut, accompagnée du shérif et de l'abbé Bilson. Elle

était vêtue d'une longue robe blanche, sa tête était découverte et elle marchait pieds nus. Elle avançait lentement mais avec le plus grand calme. Arrivée au lieu du supplice, le shérif la pressa de se confesser.

— Je me confesserai, répondit-elle, à Celui qui seul peut m'absoudre. Et levant ses yeux au ciel, elle dit d'une voix claire et ferme:

— O Seigneur Dieu, qui es au-dessus de toutes choses, et qui as donné ton Fils qui est mort pour nous, je te confesse que je suis une pauvre pécheresse, indigne de ta grâce et de ta miséricorde. Jour après jour pendant vingt-trois ans, j'ai fait, dit et pensé ce que je n'aurais pas dû penser, dire ou faire. C'est pourquoi, ô Père, qu'il te plaise, dans ta bonté, de me pardonner, et de ne pas me voir moi, mais Ton Fils Jésus Christ, par la justice duquel je suis justifiée et qui m'a aimée comme Toi tu L'as aimé. O Seigneur Dieu ne détourne pas Ta face de ta servante, au cœur de laquelle tu as mis cette prière!

L'abbé et le shérif étaient extrêmement contrariés, mais ils n'osaient imposer silence à leur victime, car toute la foule semblait suspendue à ses lèvres.

— Il n'y a pas grand mal dans ce qu'elle dit là, me semble-t-il, remarqua une femme debout à côté de Pynson.

— Veux-tu te confesser, misérable hérétique, demanda encore l'abbé.

— Je viens de me confesser à Dieu, répondit Margery, et je ne me confesserai pas à un homme.

Les aides du bourreau empilèrent alors le bois de manière à ce que le bûcher se consumât rapidement; puis le shérif lut à haute voix l'acte d'accusation. Il était fort long, et cette lecture dura près d'une demi-heure; puis les aides lièrent Margery au poteau avec une chaîne. Le bourreau s'approcha alors du bûcher avec une torche allumée.

— Me permettez-vous d'adresser encore quelques paroles à la foule? demanda Margery à Bilson.

— Jamais, dit-il, vous n'avez déjà que trop parlé.

— Que Christ vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait!



**Martyre.**

Les fagots commencèrent à flamber. Margery, debout sur le bûcher, les mains croisées sur sa poitrine, restait immobile les yeux levés au ciel. Les flammes montaient et se tordaient autour d'elle; mais elle semblait ne rien voir, ne rien sentir; pas un fris-

son, aucune terreur sur ce pâle visage qui regardait en haut. Mais au contraire une radieuse expression d'extase. Et soudain on entendit la voix mélodieuse de Margery Lovell qui s'élevait aussi claire, aussi pure que jadis, dans le paisible manoir paternel; elle disait:

— Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir la puissance et richesse, et sagesse, et force et honneur et gloire... la voix s'éteignit et les mots «et bénédiction!» furent prononcés dans la gloire du ciel.

Du milieu de la foule s'éleva une autre voix qui ressemblait singulièrement à celle de Richard Pynson.

— «Je suis la résurrection et la vie: celui qui croit en moi encore qu'il soit mort vivra; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point à jamais!»

— La noble troupe des martyrs Te loue! ajouta à mi-voix le vieux Carew.

C'est ainsi que Margery Marnell glorifia le Seigneur dans les flammes.



## CHAPITRE 11

**La lettre de Margery**

L'hiver avait fait place au printemps et nous trouvons le château de Lovell et ses habitants comme au jour où nous les vîmes pour la première fois. Dame Lovell, toujours active, va et vient dans la vaste cuisine où Dame Catherine et les jeunes servantes sont occupées, mais elle porte aujourd'hui le voile de veuve, et son visage amaigri n'a plus la même gaieté qu'auparavant. Richard Pynson a rapporté de Londres l'affreuse nouvelle de la mort de Margery, et Dame Lovell, au milieu de sa douleur, a solennellement affirmé que rien ne pourra jamais l'induire à pardonner à son gendre.

Lorsque Richard Pynson avait parlé de quitter enfin Lovell pour retourner auprès de son père, la châtelaine s'y était opposée.

— Je vous aime comme un fils, Richard, avait-elle dit, et je suis maintenant une vieille femme solitaire; ne m'abandonnez pas tant que je vivrai. Et le jeune homme, les yeux pleins de larmes, lui avait baisé la main en lui promettant de ne pas la quitter sans son consentement.

Le matin du jour dont nous parlons, on vint prévenir Dame Lovell qu'un gentilhomme étranger demandait à la voir, et quelques minutes plus tard, elle se trouva en face de Lord Marnell qu'elle ne reconnut pas au premier abord. Six ans avaient passé depuis leur dernière rencontre, lors du mariage de Margery, mais il semblait vieilli de vingt ans. Sa haute taille ne s'était pas courbée mais son embonpoint avait disparu, les traits de son visage étaient tirés et ses cheveux avaient complètement blanchi. Ses manières brusques de jadis avaient fait place à une calme gravité. Lorsqu'il s'aperçut que Dame Lovell ne le reconnaissait pas, il dit!

— Vous ne savez pas qui je suis, ma mère?

L'étonnement de la châtelaine chassa pour un moment sa haine.

— En vérité, mon fils, je ne vous ai pas reconnu. Que vous êtes donc changé!

— Je le sais, répondit-il. Où est Godefroy?

— Au jardin, avec Messire Pynson, je vais le faire chercher.

Le petit Godefroy arriva quelques instants plus tard, donnant la main à Richard, son compagnon inséparable; mais il ne reconnut son père qu'à sa voix, lorsque celui-ci lui adressa quelques paroles affectueuses. Au premier moment il eut un mouvement d'effroi, mais lorsque Lord Marnell, contrairement à son habitude, le prit dans ses bras, pour l'embrasser, il parut un peu rassuré et resta sur les genoux de son père, le considérant attentivement. Lord Marnell salua cordialement Richard; puis, remarquant que son petit garçon ne le quittait pas des yeux, lui demanda ce qu'il regardait ainsi.

— Qu'avez-vous fait à vos cheveux? demanda Godefroy d'un air troublé.

Lord Marnell sourit tristement et expliqua à l'enfant que les cheveux de chacun blanchissaient avec l'âge.

— Mais ceux de Votre Seigneurie ont blanchi si vite! remarqua Richard.

— Cela n'a rien d'étonnant, répondit-il gravement.

Dame Lovell, en présence de cet homme vieilli et si manifestement changé, avait quelque peine à maintenir ses résolutions de froideur et de haine.

— Permettez-moi, Madame, dit Lord Marnell, de vous expliquer pourquoi je suis ici. Tout d'abord j'ai à vous remettre une missive de Madge, qu'elle vous écrivit de la prison la veille de sa mort.

Il retira de son pourpoint un petit paquet scellé de cire jaune.

Dame Lovell baisa cette précieuse lettre; elle ne pouvait en lire une ligne mais il lui suffisait qu'elle vînt de sa fille.

— Je vous prie aussi, madame, de garder encore mon fils auprès de vous, car je n'ai pas décidé ce que je vais faire. Et de plus je vous demande de bien vouloir reprendre Alice Jordan à

votre service, comme Margery le souhaitait, pour s'occuper de l'enfant.

— Je consens à tout cela de grand cœur, dit Dame Lovell avec cordialité.

Un, silence tomba entre eux. Au bout d'un moment Lord Marnell dit:

— Me haïssez-vous, ma mère?

— Je vous haïssais avant de vous avoir vu tout à l'heure, avoua franchement Dame Lovell.

Et maintenant?

— Maintenant il me semble que vous vous repentez de votre action.

— Me repentir! dit Lord Marnell d'une voix morne. Me croirez-vous si je vous jure qu'aucun malheur plus affreux ne pouvait m'arriver, et que je me serais plutôt coupé la main droite que de parler à l'abbé Bilson, si j'avais su ce qui devait en résulter?

— Je vous crois, mon fils.

— Margery l'avait compris; et elle m'a assuré qu'elle me pardonnait comme Christ lui avait pardonné. Me pardonnez-vous aussi, Madame?

— De toute mon âme, dit Dame Lovell, et les larmes qui coulaient sur son visage emportèrent toute son animosité.

Lord Marnell resta au château pour le dîner, puis se rendit auprès de son cousin Sire Ralph, chez lequel il devait séjourner un jour ou deux avant de repartir pour Londres.

Ce même soir, Dame Lovell et le Père André s'assirent près du feu pour écouter la lecture de la lettre de Margery. Richard Pynson prit place vis-à-vis d'eux; il rompit le cachet tandis que le Père André rejetait son capuchon en arrière pour mieux entendre et que Dame Lovell, ses mains jointes, se penchait en avant pour ne pas perdre une syllabe de la lecture. N'était-ce pas la voix de Margery elle-même qui résonnait une fois de plus dans le vieux hall où si souvent Richard l'avait vue allant et venant, joyeuse et insouciant? Dans un éclair il la revit descendant fur-

tivement l'escalier pour recevoir de sa main le volume qui devait lui coûter si cher... Se ressaisissant par un énergique effort Richard se mit à lire:

«À ma très chère mère.

Bien humblement je viens à vous, me recommandant à votre pensée journalière. Vous avez appris par Richard Pynson que je me trouve présentement à la Tour où je suis prisonnière et d'où je vous écris, mais je vous supplie de ne pas prendre cela trop à cœur et de ne pas vous attrister à mon sujet. Je suis parfaitement calme et heureuse, car par-delà les eaux sombres de la mort, j'aperçois déjà la Cité sainte. Ne vous désolez donc pas: c'est pour la vérité de Christ que je souffre, et Christ Lui-même est avec moi. En vérité je Le vois, se tenant de l'autre côté des flammes, et j'ai hâte d'avoir traversé l'épreuve pour être avec Lui.

Ne soyez pas non plus affligée en pensant que j'ai eu peu de joie dans ma courte vie. Lorsque plusieurs enfants jouent dans un jardin, si l'un d'entre eux est appelé avant les autres pour rejoindre ses parents et recevoir d'eux de beaux présents, pleurera-t-il parce qu'il doit perdre une heure de jeux? Non assurément, s'il pense aux trésors qui l'attendent. Ainsi, chère mère, quoique ma vie ait été bien courte, qu'importe une heure de plus ou de moins, puisque je vais jouir des trésors que notre Père a préparés pour nous dans Sa maison. Et si ma part de bonheur n'a pas été grande, il m'est plus facile aujourd'hui de me détacher de ce monde. Vous savez que j'ai été mariée contre mon gré et mon inclination, et bien que je doive dire que dans les circonstances où je me trouve, Lord Marnell m'ait témoigné plus d'amitié qu'il ne l'avait fait jusqu'ici, et que je me sois plus attachée à lui que je ne pensais pouvoir le faire, toutefois, si j'avais été mariée selon mon cœur, j'aurais eu bien plus de choses à abandonner pour suivre Christ, et il m'en aurait coûté bien davantage. Dieu fait bien tout ce qu'Il fait, et Il savait toutes choses lorsque mon père m'a mariée de la sorte. Voyez, très chère mère, comment toutes les causes de larmes disparaissent, et il ne vous reste qu'à vous réjouir pour moi. Oui, réjouissez-vous, car bientôt je chanterai avec les anges de Dieu. Je suis certaine qu'un seul regard de Jésus me paiera de ce que j'aurai souffert, et s'Il me dit: «Sois la

bienvenue, mon enfant, car je t'ai aimée», tous les tourments de ce monde seront oubliés.

Je vous prie encore, très chère mère, d'élever mon fils dans la foi que je possède. Je voudrais qu'il soit prêt à tout laisser pour l'amour de Christ, comme moi, sa mère, je vais le faire. Je vous supplie de lui apprendre à lire, afin qu'il puisse lire la Parole de Dieu qui m'a fait connaître la grâce et l'amour de Christ. N'épargnez rien pour cela, ni peine, ni argent.

Rappelez-moi au souvenir de tous mes anciens amis, de nos serviteurs; dites-leur qu'ils apprennent à aimer Jésus, et nous nous retrouverons tous avant qu'il soit longtemps. Je prie notre cher Père André de lire mon livre en mémoire de moi, ce livre béni qui a été ma consolation.

Enfin, mon bien cher ami, Richard Pynson — car c'est vous sans doute qui lirez cette lettre — je vous prie de ne pas oublier les dernières paroles que je vous ai dites, et de vous tenir fermement attaché à Christ, afin qu'un jour vous Le connaissiez et L'aimiez mieux que le plus cher ami. Je demande à Dieu de vous bénir et de vous rendre richement tout ce que vous avez fait pour moi.

Très chère mère, Je suis heureuse. Je vois la nuit prendre fin, et l'aurore paraître. Dimanche prochain je serai dans le ciel. Dimanche prochain, par la grâce de Dieu, je me tiendrai avec les anges devant le trône de Christ. Viens, viens, jour heureux de ma délivrance! Que Dieu vous accorde de connaître Christ et que nous puissions être réunis dans la demeure céleste pour la plus grande joie de

Votre fille très soumise et obéissante,

Margery MARNELL.

Fait le dernier de février, des portes de la Cité bienheureuse.»

## CHAPITRE 12

### Vers l'Orient

Pendant quelques minutes, après que Richard eut fini sa lecture, on n'entendit dans la vieille salle qu'un bruit de sanglots. Le Père André pleurait comme un enfant, et Dame Lovell se laissait aller sans contrainte à sa douleur. Richard avait eu de la peine à arriver sans faiblir au bout de sa tâche; il lui semblait dans chaque mot entendre la voix même de Margery, et lorsqu'il était arrivé au passage qui le concernait, son émotion avait été grande.

Au bout d'un moment, il releva sa tête qu'il avait cachée dans ses mains.

Noble Dame, dit-il, je vous ai promis un jour de ne pas vous quitter sans que vous m'y autorisiez. Je viens aujourd'hui vous demander la permission de partir.

— Partir? pour aller où, mon fils?

— N'importe où, pourvu que ce soit bien loin. En Orient, par exemple.

— Richard, vous y serez assassiné, s'écria le bon vieux chapelain. Tous ces pays là-bas sont infestés de Sarrasins et de païens qui ne demandent qu'à tuer les bons chrétiens.

— En restant ici, je périrai à coup sûr. Il ne peut plus y avoir de tranquillité en Angleterre pour ceux qui lisent la Parole de Dieu et je l'ai lue. Si je demeure ici je ne tarderai pas à être arrêté comme suspect d'hérésie. Sire Carew m'a dit hier que des espions rôdaient dans nos environs et qu'il est certain qu'on le soupçonne d'être un Lollard. S'ils le prennent, ils m'arrêteront aussi.

— Richard, Richard, s'écria Dame Lovell, vous m'effrayez! Mais voulez-vous vraiment partir? Que deviendrai-je sans vous?

— Chère et noble maîtresse, dit le jeune homme à voix basse, je prie Dieu et je vous supplie aussi de me pardonner. Je ne suis qu'un misérable lâche. Je ne pourrais pas supporter le feu comme Margery. Je dois vous confesser que jour et nuit je prie Dieu de me l'épargner. Il vaut mieux que je parte avant d'être mis à

l'épreuve, car qui sait si j'aurais la force de ne pas renier mon Maître? Je vous enverrai de mes nouvelles par des pèlerins revenant au pays; et si un roi qui nous permette de vivre en paix règne un jour sur l'Angleterre, je reviendrai.

— J'aurais encore plus de chagrin s'il vous arrivait malheur ici, que je n'en aurais à vous laisser aller, mon fils, dit tristement Dame Lovell; partez donc puisqu'il le faut!

Le jour suivant un valet au service de Lord Marnell apporta une lettre pour Richard.

«Messire Pynson, disait-elle, je viens vous avertir d'user de prudence, car par des messagers venus de Londres, j'apprends que vous êtes suspect et que l'abbé Bilson a votre nom sur ses listes fatales. S'il vous est possible de partir, faites-le sans tarder. Je vous prie de brûler cette lettre qui pourrait m'attirer beaucoup de désagréments.

Je me souviens que Lady Marnell a parlé un jour devant moi de votre désir d'être armé chevalier. Si cela peut vous être agréable, je suis prêt à vous rendre ce service. Faites-moi savoir votre réponse par mon messenger, et je pourrai vous rencontrer à l'église de Bostock demain matin de bonne heure. Je repars très prochainement pour Londres.

J'envoie mes humbles respects à Madame ma mère et ma bénédiction à mon fils.

MARNELL»

Richard lut cette lettre à Dame Lovell, puis la jeta au feu, et fit dire à Lord Marnell qu'il acceptait son offre avec reconnaissance. Le lendemain donc, à l'aube, Lord Marnell et Richard Pynson se retrouvèrent dans la petite église de Bostock, et le grand seigneur conféra la chevalerie au jeune homme en lui frappant l'épaule du plat de son épée et en lui donnant l'accolade; puis ils se séparèrent et le soir même Sire Richard Pynson quittait Lovell après avoir fait des adieux émus à Dame Lovell, au Père André et au petit Godefroy. Un homme de confiance l'accompagnait, et celui-ci revint quelques jours plus tard avec la nouvelle que Richard s'était embarqué sain et sauf sur un bateau en partance pour La Rochelle, et que le fils de Sire Carew était

parti avec lui comme écuyer. Mais par contre il avait appris que Carew avait été arrêté et emmené à Londres sous une bonne escorte. Ce fut le début des terribles persécutions qui devaient durer tant d'années.

\* \* \*

Douze mois ont passé depuis le départ de Sire Pynson et par un après-midi d'été de l'an de grâce 1402 nous retrouvons les habitants du château réunis dans le grand hall pour le souper. Soudain retentit le son d'un cor par-delà le fossé des remparts et l'un des valets alla voir quel visiteur s'annonçait de la sorte; il revint bientôt en disant:

— Un saint homme de pèlerin demande qu'on le reçoive, noble dame!

— Un pèlerin de Terre Sainte! Amenez-le moi tout de suite; peut-être nous apporte-t-il des nouvelles de Richard.

Le pèlerin, vêtu d'une longue robe de bure et coiffé d'un chapeau à larges bords, fit son entrée dans la grande salle. On lui donna la meilleure place à table, et le Père André, tout en le servant, l'accabla de questions. Il arrivait de Damas, dit-il, où il avait rencontré un de leurs amis, un certain sire Richard Pynson qui lui avait remis quelque chose pour la châtelaine; et, tout en parlant, il sortit de sa besace un paquet assez volumineux qu'il donna à Dame Lovell. Celle-ci, en l'ouvrant, y trouva une lettre et une de ces merveilleuses étoffes en soie brochée que l'on ne pouvait alors se procurer qu'à Constantinople. Dans tout le château, le Père André était seul à pouvoir déchiffrer l'écriture, et nous savons déjà qu'il n'était pas un clerc bien habile. Toutefois, après avoir retourné la précieuse missive dans tous les sens, il déclara qu'il croyait pouvoir en lire le contenu, Richard ayant écrit en gros caractères. Le pèlerin offrit de faire la lecture de la lettre, mais Dame Lovell préféra s'en remettre au Père André, «car, lui dit-elle lorsqu'ils furent en tête à tête dans sa chambre, on ne peut jamais savoir si une lettre ne contient pas un secret, et les pèlerins, tout saints hommes qu'ils soient, peuvent être des bavards».

Et avec beaucoup de peine le vieux chapelain déchiffra ce qui suit:

«Très noble et excellente Dame,

Je me recommande humblement à vous, et espère que cette lettre vous trouvera en bonne santé, comme je suis également. Par la grâce de Notre Seigneur, je suis bien arrivé à Damas qui est une ville belle et riche, remplie de marchandises de toutes sortes; j'ai passé par Byzance<sup>1</sup> et y ai vu toutes les saintes reliques: la croix de Notre Seigneur, Sa robe, le roseau et l'éponge au moyen desquels on Lui donna à boire, et beaucoup d'autres reliques dont je n'ai pas le temps de vous écrire et dont parle Sire Jean Mandeville dans *ses Voyages*. Cette ville de Damas est très grande et je n'ai jamais vu de jardins aussi beaux qu'ici; en outre Saint Paul y a demeuré. Je vous fais savoir, noble Dame, que d'ici, avec l'aide du Seigneur, je compte aller à la Sainte Ville de Jérusalem, qui est à cinq journées de chemin. Je vous envoie une pièce de soie, la plus belle que j'aie trouvée sur le marché de Byzance pour vous en faire une robe pour les jours de fête. Edmond Carew est en bonne santé; il est un loyal écuyer et un plaisant compagnon; mais il est bien en peine d'avoir des nouvelles de son père et je crains qu'il ne soit arrivé malheur à mon vieil ami. Si vous connaissez quelqu'un qui parte pour la Terre Sainte, envoyez-nous des nouvelles. Je voudrais savoir aussi quelque chose sur Lord Marnell. Et Godefroy? Est-il encore auprès de vous? Se souvient-il encore de moi? S'il ne m'a pas oublié je lui rapporterai un jour quelque chose de beau. Que la bénédiction de Dieu repose sur le cher enfant et qu'Il le garde de tout mal! Saluez Sire Ralph Marston de ma part et Lord Marnell et tous les serviteurs. J'ai rencontré ce bon pèlerin dans une église appelée Notre-Dame de Sardendale, située à cinq milles de Damas, il m'a promis de remettre fidèlement mes lettres à vous et à mon père.

Vous saurez, Noble Dame, qu'il y a en ce pays-ci des hommes qui se nomment Jacobites; ils sont de vrais Lollards, tenant pour juste que l'on se confesse à Dieu et non à un prêtre; ils lisent la Parole de Dieu dans leur propre langue et non pas en latin. Je suis grandement étonné de les trouver dans ce pays et ne sais comment ils y sont venus, car ils ne savent rien de nous et de notre pays d'Angleterre. En vérité, je crois que Dieu enseigne Lui-même les siens en tous pays et dans tous les temps.

---

1. Ancien nom de Constantinople.

Et je vous prie en particulier, très chère Dame, de me dire si je peux rentrer chez moi. Le roi Henri règne-t-il encore? et est-il toujours mal disposé envers les Lollards? car tant que rien n'aura changé je ne pourrai revenir.

Et maintenant je prie Dieu qu'Il vous ait en sa sainte garde à laquelle je vous remets tous.

De votre très humble et obéissant serviteur et ami.

Richard PYNSON

Écrit à Damas le 22e jour de novembre.»

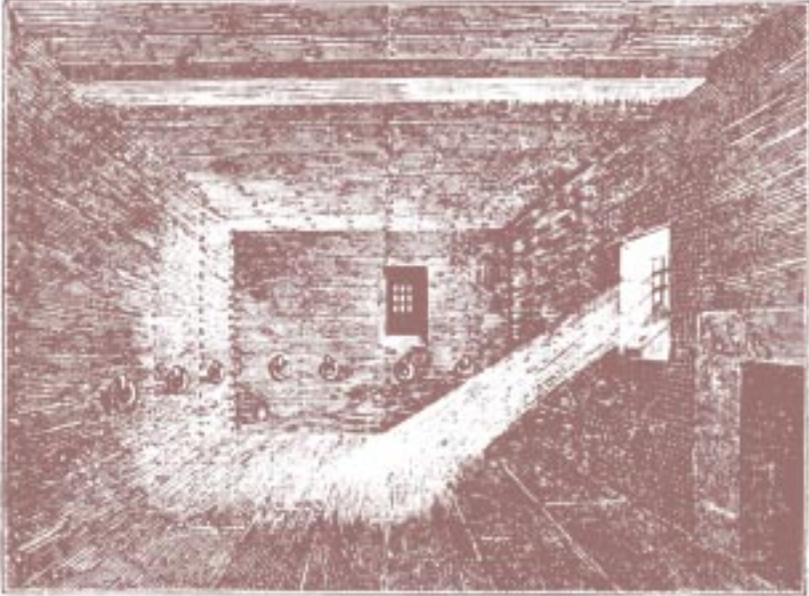
Telle fut la première et dernière lettre que Dame Lovell reçut de Richard Pynson. Il en écrivit sans doute plusieurs autres mais elles ne parvinrent jamais à destination.

Le Père André écrivit quelques lignes en réponse, mais non sans peine! Il travailla toute une semaine à composer sa lettre et à la transcrire sur du papier, Elle était écrite en petites phrases courtes et gauches comme celles d'un enfant, mais contenait pourtant tout ce que Richard Pynson désirait savoir. Le bon Père l'informait que tous allaient bien au château, que le petit Godefroy assurait qu'il n'oublierait jamais son grand ami et que la rumeur publique disait que Lord Marnell avait pris part à une insurrection, mais qu'ils ne pouvaient le croire.

Sire Carew avait été emmené à Londres et interrogé par le Conseil du Roi, mais ses réponses avaient été si adroites qu'on n'avait pas pu le mettre en accusation et on n'avait rien trouvé de compromettant chez lui, de sorte qu'il avait été relâché. Le vieux chapelain terminait sa lettre en maudissant les «mauvaises gens», voulant désigner par là le parti fanatique de l'Église, car bien qu'il fût fort indifférent en matière religieuse, il ne pouvait pardonner la mort de Margery. Il suppliait aussi Pynson de ne rien avoir à faire avec les «païens et les Sarrasins» et de revenir le plus vite possible, mais pas encore pour le moment.

Puis il plia soigneusement la lettre si laborieusement composée et l'adressa de la façon suivante:

«À remettre aux mains du très noble chevalier, Sire Richard Pynson de Pynsonlee, en Terre Sainte, à Damas ou quelque autre lieu.»



**Palais de Lambeth. La prison des lollards.**



## CHAPITRE 13

### Après la Bataille

Quatorze ans se sont écoulés depuis le supplice de Lady Marnell. Un nouveau roi, Henri V, règne sur l'Angleterre, mais bien qu'il ait laissé dans l'histoire un renom chevaleresque, il ne tolère pas plus les Lollards que son prédécesseur.

Le lendemain de la bataille d'Azincourt, il parcourait le champ de carnage entouré d'une vingtaine de ses chevaliers. Leurs écuyers les suivaient et tout autour d'eux gisaient les morts et les mourants.

— Avez-vous revu le chevalier que nous avons remarqué avant la bataille, descendant la colline boisée, là sur notre gauche, Messire Wentworth? demanda l'un des écuyers à son voisin, je me demande s'il avait l'intention de combattre.

— Vous parlez du chevalier qui avait pour armes trois flèches d'argent? Il a bien dû se battre, même s'il n'en avait pas envie.

— Que lui est-il arrivé?

— Des hommes d'armes français les ont attaqués, lui et son écuyer, et ils ont été obligés de tirer l'épée. Le chevalier s'est bravement défendu, mais — que Notre-Dame nous aide — ils étaient environ douze contre deux; ce n'est pas étonnant qu'il soit tombé.

— Il est mort? et l'écuyer?

— Il s'est battu si vaillamment qu'il a bien gagné ses éperons. Il a couvert le corps de son maître jusqu'au bout, mais je n'ai pas vu la fin du combat.

— Dites-moi, savez-vous qui est ce jeune seigneur qui chevauche à côté du roi? demanda un des écuyers.

— Le grand jeune homme pâle, avec des cheveux blonds, qui monte le cheval blanc? — Oui, lui-même.

— C'est lord Marnell, — le nouveau favori.

— Lord Marnell est-il parent de Lady Marnell qui fut...

— Chut! Oui, c'est son fils

— Son père est mort aussi?

— Il a été décapité il y a une douzaine d'années, pour avoir pris part à une insurrection fomentée par les amis du roi Richard; mais on a raconté à ce moment-là que, s'il n'avait pas été soupçonné de lollardisme, on lui aurait pardonné.

— Où demeurait donc son fils?

— Dans le Nord, avec sa grand-mère qui est morte il y a peu de temps. Le jeune Lord vint alors à Londres pour chercher fortune, Sa Majesté le vit et se prit d'amitié pour lui.

La conversation des écuyers fut brusquement interrompue, car le Roi et sa suite venaient de faire halte devant eux et toute la petite troupe s'immobilisa.

Un homme blessé était couché en travers du chemin. La visière de son casque était levée et son visage était découvert, mais son surcot était si souillé de boue et de sang qu'on ne distinguait pas les emblèmes qui y étaient brodés; une croix rouge, fixée à son épaule, indiquait qu'il revenait de Terre Sainte. On n'aurait pu dire son âge: ses cheveux et sa barbe étaient blancs, mais il ne semblait pas être un vieillard. Il avait lâché son bouclier et à côté de lui gisait son écuyer — mort, en cherchant à défendre son maître.

— C'est le chevalier que nous avons vu sur la colline, dit un des écuyers.

Le roi Henri et sa suite contemplaient le blessé.

— Lord Marnell, dit le roi, voyez quelles armes porte son bouclier. Nous désirons savoir quel est le loyal serviteur que nous venons de perdre.

Comme le Roi parlait, les yeux du mourant se tournèrent soudain vers Godefroy Marnell qui sautait lestement à terre pour obéir à l'ordre royal. Il s'agenouilla et retourna le bouclier pour l'examiner et le blason bien connu de Pynson de Pynsonlee — les trois flèches d'argent — frappa ses yeux. Une exclamation de surprise et de douleur s'échappa des lèvres du jeune homme.

— Qui est-ce? demanda le roi.

— Sire Richard Pynson de Pynsonlee, votre Majesté.

— Ah! le chevalier Lollard, dit le roi. Plutôt lui qu'un autre. On m'a parlé de lui et en vérité je l'aurais fait monter sur le bûcher, s'il était revenu de ses voyages. C'est bien!

Et le roi Henri s'éloigna suivi de son escorte, mais Godefroy les laissa partir. Il se penchait vers le cher ami de son enfance, qui se mourait là devant lui.

— Richard, mon cher Richard! disait-il d'une voix tremblante, comment êtes-vous venu ici? N'êtes-vous revenu que pour mourir! Oh! Richard, ne mourez pas tout de suite! Mais peut-être est-ce mieux ainsi, murmura-t-il, en se souvenant des mots cruels du roi. Est-ce ainsi que ton Dieu a exaucé ta prière et t'a épargné la suprême épreuve?

— Comme le jeune homme se désolait ainsi il crut voir remuer les lèvres du blessé, et il se pencha pour saisir ses dernières paroles.

D'une voix très faible mais distincte, Richard prononça deux noms, et dans ces deux mots tenait toute sa vie; le premier était: "Margery" et le second: "Jésus".

Godefroy ne put retenir ses larmes en déposant un dernier baiser sur le front pâle du mort, puis il remonta à cheval et galopa pour rejoindre ses compagnons. Il ne pouvait plus rien pour Richard Pynson, qui venait de rejoindre Margery Lovell aux portes de la cité bienheureuse.

